

ER.

FRANÇOIS-XAVIER CHENET

L'ASSISE DE
L'ONTOLOGIE CRITIQUE



philopsis
Essais et Recherches

Ce texte est la republication d'un ouvrage paru aux

Presses Universitaires de Lille



<http://www.septentrion.com>

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

© Chenet - Philopsis 2008

Philopsis éditions numériques

<http://www.philopsis.fr>





CHAPITRE III

LES EXPOSITIONS MÉTAPHYSIQUES

DE L'ESPACE ET DU TEMPS

I. Le premier numéro

A. L'exposition de l'espace s'ouvre sur la négation qu'il soit un *concept empirique*. Il est loisible de se demander si Kant entend écarter dès à présent que l'espace soit un concept. Mais, encore que l'« argument » puisse indirectement servir à montrer qu'il n'est *pas un concept*, l'intention kantienne est toutefois ici prioritairement d'écarter que la représentation de l'espace soit empirique, qu'elle puisse être tirée de l'expérience « des rapports des phénomènes extérieurs »¹. Le concept n'est pas encore opposé ici à l'intuition et il

¹. Cette objection serait adressée à Hume, selon COHEN, à Locke, selon EBBINGHAUS, à Locke et à Hume, selon PHILONENKO. Nous ne le pensons pas. En face de ce passage, on lit sur l'exemplaire de travail de travail de Kant : « L'espace n'est pas un concept des relations externes, comme l'affirme Leibniz, mais ce qui est au fondement de la possibilité des relations externes. » (*Nachträge*, Ak.XXIII, 22). SCHOPENHAUER l'expose judicieusement : « La représentation d'espace ne se forme pas d'abord en

faut comprendre que l'espace n'est pas une représentation d'*origine empirique*, formée, par abstraction, à partir des sensations.

La représentation de l'espace est la condition première de l'expérience externe. L'empirisme se trouve évidemment *atteint* dans sa prétention à tirer de l'expérience externe ce qui est à son fondement, mais il n'est pas certain que Locke ou Hume soient ici directement ou exclusivement *visés*. Kant nous paraît bien plutôt avoir ici en vue la thèse *leibnizienne* selon laquelle espace et temps sont « des rapports des phénomènes ». L'empiriste, dans l'*Esthétique transcendantale*, c'est toujours Leibniz.

On se rappellera que Kant fait une différence expresse entre se représenter les choses comme *distinctes* et se les représenter comme *dans des lieux distincts* : la différence des lieux occupés est d'un tout autre ordre que la différence conceptuelle. Contre Leibniz, Kant nie que la différence spatiale se réduise à une différence logique, que les relations spatiales soient le phénomène de la différence des définitions substantielles ². Le chapitre de l'*Amphibologie*

nous par la représentation des objets dans l'espace (comme ce serait le cas s'il était une simple relation des choses [entre elles]) » (*Vorl. über die gesamte Philos., S.W., IX, 127*). — Le n° 2 vise semblablement Leibniz, en établissant que la représentation de l'espace et du temps ne dépend pas des actuels, mais qu'à l'inverse les actuels ne sont représentables que sur leur fondement.

Rappelons que, pour Leibniz, espace et temps sont des *ordines, non res* (à des Bosses, *P.S., 515*) : « l'Etendue est l'ordre des coexistences possibles, comme le Temps est l'ordre des coexistences inconsistantes, mais qui ont pourtant de la connexion. » (*P.S., IV, 569*) ; « *Spatium nihil aliud est praecise quam ordo coexistendi, ut Tempus est ordo existendi, sed non simul* » (à Rémond, *P.S., III, 612*) ; « L'Éspace bien loin d'être substance, n'est pas même Estre. C'est un ordre, comme le temps, un ordre des coexistences, comme le temps est un ordre entre les existences qui ne sont pas ensemble. » (*P.S., III, 622*). Kant prête néanmoins à Leibniz une conception de l'espace et du temps qui n'est pas la sienne, puisqu'il identifie ces *ordines inter res* à un ordre purement a posteriori, résultant de l'existence des choses, *alors qu'ils ont essentiellement rapport chez Leibniz au possible* : l'espace est « un rapport, un ordre, non seulement entre les existants, mais encor entre les possibles comme s'ils existoient » (cf. *N.E., I, XIII, § 17, P.S., V, 136*) ; « Le temps et l'espace marquent des possibilités au delà de la supposition des existences. Le temps et l'espace sont de la nature des vérités éternelles qui regardent également le possible et l'existant » (cf. *N.E., I, XIII, § 26, P.S., V, 140*).

². C'est des définitions monadiques des êtres que résultent, chez Leibniz, les rapports qu'ils entretiennent dans l'espace et dans le temps, l'espace étant l'ordre de la *compossibilité* des êtres, le temps celui de leur *impossibilité*. Fondées dans les *ingrédients*,

des concepts de la réflexion montrera, sur l'exemple de la métaphysique leibnizienne, les effets de la confusion entre relations spatiales et relations logiques.

Sans vouloir entrer dans la discussion de la valeur des énoncés des expositions de l'espace et du temps, discussion à laquelle un chapitre ultérieur est réservé, notons ici toutefois quelques difficultés et problèmes :

— Kant laisse dans l'ombre la question de savoir pourquoi seules *certaines* sensations, lesquelles et sur quel fondement, se trouvent rapportées à quelque chose d'extérieur à nous ; question qui n'est pas d'un mince intérêt dans la mesure où l'on peut soupçonner que sont rapportées à quelque chose d'extérieur à nous certaines sensations, précisément parce qu'elles se rapporteraient à quelque chose d'extérieur à nous !

— Est amphibologique le « nous » dans l'expression « extérieur à nous » (faut-il comprendre : à quelque chose d'extérieur à notre esprit, par quoi surgirait et la représentation de notre corps et celle des corps, ou à quelque chose d'extérieur à notre corps ? ³), ainsi que le « *quelque chose* en dehors de moi » à quoi sont rapportées certaines sensations : on a pensé à la chose en soi et à l'objet catégorial : il est d'autant plus difficile de répondre à cette interrogation que l'on ne sait pas quel est ce *moi* auquel il y a quelque chose d'extérieur ; il s'agit peut-être des corps étendus, choses physiques qui font face au moi empirique. La remarque manuscrite de Kant sur son exemplaire de l'édition de 1781 donne à le croire ⁴.

— Le « je » dans l'expression « dans un autre lieu que celui dans lequel *je* me trouve » est tout aussi difficile à identifier que le « moi » qui précédait : il ne devrait pouvoir s'agir que de mon

les relations spatiales et temporelles expriment leurs propriétés ; espace et temps sont des *phaenomena* certes, mais des *phaenomena bene fundata*.

³. Le sens externe est ici le sens de l'extériorité en général par quoi j'ai un corps (autant que je suis entouré de corps) et l'on ne peut lire comme VAHINGER (II, 160, qui renvoie à l'*Anthr.*, § 16, Ak.VII, 164) : pour rapporter certaines sensations à quelque chose d'extérieur à mon corps.

⁴. « La nécessité de la référence de nos propositions à quelque chose d'extérieur est une preuve de la liaison effective dans laquelle nous nous trouvons avec des choses externes ; contre l'idéalisme. » *Nachträge*, Ak.XXIII, 22.

corps. Seul le sujet corporel peut avoir un *emplacement* ; mais ce sujet corporel ne peut exister que par et dans l'espace... Kant aurait peut-être été plus avisé d'écrire : *pour que je puisse me représenter moi-même comme occupant un lieu*, comme corps à côté d'autres corps qui me sont extérieurs, plutôt que de parler de *me représenter un autre lieu que celui dans lequel je me trouve*.

— L'argument ne précise guère en quel sens ou sous quelle forme la représentation de l'espace doit être déjà posée comme fondement. Il ne détermine pas de quelle manière la représentation d'espace doit précisément *précéder* la représentation de l'extériorité et des objets, *exister a priori*, ni *quelle représentation spécifique* de l'espace est requise pour celle de l'extériorité.

B. Le principe argumentatif est le même pour le temps : le temps ne peut être dérivé par abstraction et généralisation d'une quelconque expérience des rapports temporels, l'expérience de la simultanéité, comme celle de la succession, n'étant possible que si la représentation du temps se trouve *déjà* à leur fondement ⁵.

Kant niait que l'espace soit un concept tiré d'expériences externes. L'apparente partition du *Gemüt* esquissée au premier alinéa du § 2 en un sens externe et un sens interne, en deux sphères coordonnées, la représentation d'espace appartenant à l'une et celle de temps à l'autre, ainsi que le souci de symétrie dans les expositions, devraient conduire Kant à nier que le temps soit un concept tiré d'expériences *internes* ; or c'est une « expérience *quelconque* » qu'il récuse. C'est que le sens interne auquel le temps a rapport, dont le temps est précisément la forme, n'est pas, comme le donne à penser ce passage, le pendant du sens externe, la seconde moitié, si l'on peut dire, de la sensibilité, mais la sensibilité elle-même. *Le temps n'est pas à la représentation de l'intériorité ce qu'est l'espace à la représentation de l'extériorité ou plutôt l'intériorité n'est pas le contraire de l'extériorité* : les représentations externes, ainsi que l'enseigne la *conséquence c* au § 6, appartiennent à l'état interne. Aussi com-

⁵. Nous avons dit, à propos de l'espace, que Leibniz est visé par cette objection, mais ici Locke peut l'être aussi, à se référer à la leçon *Raum und Zeit* (*Meta. L 1, Ak.XXVIII.1, 181*).

prend-on que Kant n'évoque pas ici une expérience proprement interne, opposée à l'expérience externe. La fonction transcendantale assignée au temps dans le présent numéro est d'une tout autre nature que celle dévolue à l'espace dans le numéro correspondant. L'espace est la condition de possibilité d'un type déterminé d'expérience : l'expérience externe ; le temps n'est pas ici la condition de possibilité d'une expérience interne, d'un domaine et / ou d'un type spécifique d'expérience, mais de la représentation de rapports de simultanéité et de succession entre des « choses » [*einiges*], qu'elles soient « externes » ou « internes ». La représentation de temps est placée ici par Kant non au fondement de l'expérience interne par opposition à l'espace comme fondement de l'expérience externe, mais de la perception de la simultanéité et de la succession, c'est-à-dire de *rapports temporels en général*. Rien, pour l'instant, ne laisse présager que le temps est la condition nécessaire « sous laquelle peuvent trouver place en nous toutes les intuitions » (cf. § 6, a). Rien, d'une manière générale – dans l'exposition métaphysique comme dans l'exposition transcendantale du temps –, ne laissera entendre qu'il ait un rôle de condition transcendantale sous laquelle seule nous pouvons « embrasser toutes les intuitions externes dans notre pouvoir de représentation ». Le temps est d'abord présenté comme la condition pour que des choses, des événements – *einiges* est un terme des plus vagues – puissent être perçus comme existant « dans un seul et même temps » ou « dans des temps différents ».

L'expression « *in die Wahrnehmung kommen* [tomber sous la perception] » a été souvent relevée. Kant parle ici de *perception*, mais de *sensation* à propos de l'espace ; la perception est chez Kant la « sensation accompagnée de conscience ». Mais il est aventureux d'y voir une allusion au rapport qu'entretient le temps avec l'expérience interne. Il n'y a pas de raison impérative pour prêter une valeur technique et adversative à ce terme ici.

Les rapports temporels au fondement desquels se trouve la représentation de temps sont la simultanéité et la succession. Kant fait de la simultanéité un rapport proprement temporel, ce qu'il n'était pas chez Leibniz qui, par sa définition de l'espace comme *ordo coexistentium*, identifie implicitement simultanéité et juxtaposition dans l'espace. Il n'est pas évident toutefois que Kant criti-

que ici Leibniz sur ce point. Il est à souligner que la simultanéité n'est pas, pour Kant, un rapport temporel réductible par négation à celui de succession⁶.

On peut s'étonner que la permanence ne figure pas ici aux côtés de la succession et de la simultanéité. N'est-elle pas, elle aussi, un rapport temporel, et Kant n'écrit-il pas lui-même que « les trois modes (*modi*) du temps sont la *permanence*, la *succession*, la *simultanéité* »⁷ auxquels correspondent trois principes ? La permanence ne laisse pas, toutefois, d'être à part : plutôt qu'un rapport temporel, elle est la condition des rapports de temps⁸. La permanence n'est pas un rapport temporel du même ordre que la simultanéité et la succession. Kant conçoit le temps comme ce dans quoi les rapports entre les existences sont déterminés et il n'y a place, pour lui, que pour deux rapports possibles : succession et simultanéité sont les seuls rapports possibles des existences à l'intérieur du temps, la succession étant rapport à divers temps et la simultanéité étant rapport à un seul temps. La permanence est à part parce que la catégorie de substance rapporte les existences « au temps lui-même comme à une quantité. »

Si la représentation du temps est nécessaire pour que des événements [*einiges*] puissent être perçus comme simultanés ou successifs, il ne faut pas ignorer que *c'est l'entendement qui seul peut déterminer des événements comme successifs ou simultanés*. Le chapitre sur les *analogies de l'expérience* exposera les principes *a priori* de l'entendement par lesquels seuls des rapports temporels peuvent être objectivement déterminés.

⁶. Cf. *Diss.*, § 14, 5, n.

⁷. *KdV*, B 219 ; Ak.III, 159 ; TP, 174.

⁸. « La simultanéité et la succession sont les seuls rapports dans le temps. » A 182 / B 226 ; Ak.III, 163 ; TP, 178. — « Tous les phénomènes sont dans le temps. Celui-ci peut déterminer le rapport que présente leur *existence* de deux manières, selon qu'ils sont ou *successifs* ou *simultanés*. Sous le premier point de vue, on considère le temps comme une *série*, sous le second, comme une *étendue*. » A 182 ; Ak.IV, 124 ; TP, 177-178.

II. Le deuxième numéro

A. On s'accorde à tenir ce deuxième numéro pour un moment déterminant du dispositif démonstratif de l'*Esthétique*, pour une innovation par rapport à la *Dissertation*, mais pas sur son interprétation. Ses interprétations sont extrêmement diverses. On lui a fait signifier, en effet, que l'espace est une représentation nécessaire dans son existence comme dans son essence⁹ ; que l'espace n'est pas une partie de l'expérience externe, mais sa condition et qu'il est pour cette raison connu *a priori* du sujet connaissant¹⁰ ; que l'espace n'est pas une représentation issue de l'expérience parce qu'elle est nécessaire¹¹ ; que l'espace nous est donné indépendamment de toute expérience et qu'il est donc une représentation absolument *a priori*¹² ; que les phénomènes extérieurs ne peuvent être intuitionnés sans l'espace¹³ ; que les phénomènes ne sont pas donnés comme des choses en soi si bien que l'espace serait une détermination qui leur appartiendrait, mais qu'il est la condition de leur possibilité¹⁴ ; que l'espace est forme puisqu'il est une condition indispensable de toute représentation d'objets et qu'il peut être représenté vide de toute matière¹⁵ ; que l'espace n'est pas une fiction de l'imagination¹⁶ ; que l'espace est indépendant de ce qui est représenté en lui, qu'il est une représentation qui n'en exige aucune autre

⁹. SCHULTZ, *Prüfung*, II, 166-175

¹⁰. SCHOPENHAUER, *Vorl., S.W.*, IX, 128.

¹¹. HERBART, *Die Psychologie als Wiss.*, II, 1825, § 144.

¹². RIEHL, *Kritik.*, II, 2^{ème} éd., 133-134 : « Pour établir l'apriorité *pure* de l'espace et du temps, il faut d'abord montrer que les représentations d'espace sont indépendantes de toute expérience en général, pas simplement des expériences externe et interne. Kant cherche à apporter cette preuve dans le second numéro. »

¹³. VAHINGER, II, 196.

¹⁴. COHEN, *Kommentar*, 28.

¹⁵. GRAYEFF, *Deutung*, 32.

¹⁶. MOREAU rapproche explicitement cet argument de la réfutation de l'idéalisme (cf. « Ambiguïté », 14).

pour être représentée (et notamment pas celle des corps)¹⁷ ; que l'espace est idéal¹⁸, etc.

L'argument pose des problèmes exégétiques à divers titres : sa marche de la *nécessité* qui s'attache à la représentation d'espace à son *apriorité*¹⁹ est quelque peu masquée, Kant ayant malencontreusement accolé le mot *a priori* au mot *nécessaire* dans la première phrase²⁰. Quel type de nécessité l'espace se voit-il attribuer : nécessité absolue (représentation impossible à éliminer) ou relative (pour se représenter les objets de l'intuition externe) ? Il ne ressort pas clairement si Kant veut établir que l'espace est donné indépendamment de tout corps ou qu'il joue le rôle de condition de possibilité des corps, si Kant vise seulement à établir contre Leibniz l'indépendance de la représentation d'espace à l'égard des corps ou s'il entend maintenant, après avoir établi dans le premier numéro que l'espace est nécessaire à la représentation de l'*extériorité* comme telle, le déterminer désormais comme condition des *phénomènes* externes eux-mêmes. L'intrication de toutes ces questions ne facilite pas leur examen.

« L'espace est une représentation nécessaire ». Est-ce absolument ou relativement à celle de corps ? Bon nombre des premiers lecteurs et des exégètes ont attribué à Kant la thèse de l'impossibilité absolue de supprimer, même en pensée, la représentation d'espace : « on ne peut jamais se représenter qu'il n'y ait pas d'espace ». C'est l'interprétation de Feder, de Born²¹, de Mellin :

¹⁷. EBBINGHAUS, « *Anschauung* », 48-49.

¹⁸. SCHULTZ, *Erläuterungen*, 2ème éd., 22 ; MELLIN, *Wörterb.*, I, 1797, 265 ; LIEB-MANN, *Epigonen*, 21 ; FISCHER, *Kant*, 2ème éd., 318 ; COHEN, *Erfahrung*, 103 sq. La *Critique* ne le laisse pas entendre, mais est éloquente la remarque de Kant sur son exemplaire de la première édition (*Nachträge*, Ak.XXIII, 22-23, tr. Rousset, in éd. GF, 696-697).

¹⁹. La chose est très claire dans le cas du temps : « Le temps est une représentation nécessaire... Le temps est donc donné a priori. »

²⁰. La confrontation avec le n° correspondant du temps (le temps est une représentation nécessaire, le temps est donc donné *a priori*) autorise à lire : nécessaire, *et donc a priori*. L'interprétation cohénienne (l'espace est une représentation nécessaire parce qu'il est *a priori*. *Erfahrung*, 1ère éd., 51) n'est pas recevable.

²¹. FEDER, *Über Raum*, 26 sq ; BORN, *Versuch*, cf. § 19, 71 sq.

« Je ne puis chasser l'espace de ma pensée, c'est-à-dire qu'il appartient à mon esprit [...]. Nous ne pouvons nous défaire de l'espace et du temps ; ils nous accompagnent comme notre ombre ; et il nous est impossible de les chasser de notre pouvoir de connaître, par quelque effort que ce soit de la faculté de penser, pas même par l'effort de l'imagination »²².

C'est celle de Schultz dans ses *Eclaircissements* :

« Espace et temps sont des représentations nécessaires. Car nous pouvons bien chasser par la pensée tous les objets de l'espace et du temps, mais l'espace et le temps eux-mêmes, nous ne pouvons les chasser par la pensée. Mais des représentations qui collent à nous de façon absolument nécessaire ne sont pas des produits de l'expérience, mais des représentations *a priori*. »²³

Il en irait même, à en croire ce qu'il écrit dans son *Examen de la critique kantienne*, non seulement de la nécessité absolue de l'existence de l'espace, mais encore de l'impossibilité de se représenter que l'espace soit autre qu'il n'est : il s'agirait, non seulement de la nécessité de son *existence*, mais de celle de son *essence* sur laquelle se fonde la nécessité des propositions mathématiques²⁴. Schulze l'interprète de même²⁵.

Une pléiade d'interprètes²⁶ a certes lu l'argument de cette manière. Mais, pour d'autres lecteurs, Kant enseigne *non la nécessité*

²² MELLIN, *Wörterb.*, I, 265. Comme SCHULTZ, il voit dans l'argument la nécessité de l'espace *tel qu'il est donné*.

²³ SCHULTZ, *Erläuterungen*, 22.

²⁴ SCHULTZ, *Prüfung*, cf. §§ 68-69. Selon le Kant de Schultz, les vérités mathématiques sont absolument nécessaires en ce sens qu'elles reposent sur une intuition de l'espace ayant le caractère d'une nécessité absolue (nous ne pouvons former l'idée d'un espace différent).

²⁵ « La Critique conclut de ce que nous ne devons pouvoir nous faire aucune représentation qu'il n'existe pas d'espace que le concept d'espace est une représentation *a priori*. [...] Il s'agit d'une nécessité absolue, pas d'une nécessité relative. » SCHULZE, *Kritik*, II, 205-206.

²⁶ HERBART, *Einl. in die Philos.*, 2ème éd., § 128, Rem. — LIEBMANN, *Epigonen*, 21. — KIRCHMANN, *Erläuterungen*, 7. — ARNOLDT, « Idealität », in *G.S.*, II, 150. — COHEN, *Erfahrung*, 103-104. — Von HARTMANN, *Grundlegung*, 121. — FISCHER, *Kant*, 2ème éd., 318. — PAULSEN, *Kant*, 158. — HEIDEGGER, *Interprétation*, 120-121. — EBBINGHAUS, « Anschauung », 44-61. — AEBI, *Begründung*, 73. — MOREAU, *La conscience*, 60. — RAMEIL, *Raum*, 57 sq.

de la représentation de l'espace comme telle, mais sa nécessité pour la représentation des corps, donc sa nécessité simplement relative. Ainsi l'ont compris, par exemple Weishaupt, qui explique qu'« espace et temps sont les formes de la sensibilité dans lesquelles tous les objets doivent apparaître nécessairement »²⁷, Eberhard²⁸ ; Selle, qui accorde que l'on ne peut chasser de la représentation d'un corps celle d'espace, mais objecte que l'on ne peut davantage en chasser celle de l'impénétrabilité²⁹ ; Brastberger, qui déclare que « cela veut dire que l'on ne peut se représenter l'extériorité de choses réelles sans la représentation d'espace »³⁰ ; Maïmon, Hegel, Thiele, le comprennent de même³¹.

De nombreux commentaires³², qui ont pour excuse l'ambiguïté de l'expression, sinon de la pensée de Kant, glissent de l'une à l'autre interprétation.

Kant attribue, pensons-nous, une nécessité strictement relative à l'espace : 1° pour une raison de symétrie : Kant affirmant explicitement que le temps ne peut être supprimé « *in Ansehung der Erscheinungen* », dès lors, ou il y a un surprenant divorce entre l'argument du temps et celui de l'espace³³, ou il faut déchiffrer

²⁷. WEISHAUPT, *Zweifel*, 14, 16. Il écrit toutefois dans *Anschauungen*, 236 : « Les représentations d'espace et de temps sont nécessaires : 1° parce qu'aucune intuition ni aucun phénomène ne peuvent être pensés autrement que dans l'espace et le temps ; 2° parce qu'on ne peut jamais former la représentation que l'espace n'est pas ; 3° parce que l'on peut bien penser qu'il n'y a pas d'objets dans l'espace. »

²⁸. EBERHARD, *Mag.*, II-1 : « Begriffen », 79.

²⁹. SELLE, « De la réalité et de l'idéalité des objets de notre connaissance ». Cf. aussi *Archiv*, I-1 : « Auszug », 81-125.

³⁰. BRASTBERGER, *Unters.*, 48.

³¹. MAÏMON, *Krit. Unters.*, 73-74. — HEGEL présente ainsi l'argument dans sa *Geschichte der Philos.*, tr. Garniron, t. 7, 1860. — THIELE, *Anschauung*, 187.

³². BECK, *Auszug*, I, 10. — BENDAVID, *Vorl. über die KdV*, 14. — METZ, *Darstellung*, 44, etc.

³³. DAXER (*Anlage*, 22-23) voit une différence entre l'argument de l'espace et celui du temps : Kant affirme l'impossibilité subjective de penser l'inexistence de l'espace pour le sujet. Le n° 2 du temps insiste sur le fait que le temps ne peut être supprimé par rapport aux objets en général. Il s'agit donc d'une impossibilité objective. L'espace est nécessaire pour le sujet qui se représente. Le temps est nécessaire à la représentation de l'objet.

l'argument équivoque de l'espace à la lumière de celui, absolument univoque, du temps et comprendre non qu'il est impossible de se représenter l'espace comme n'existant pas, mais, chose toute différente, de se représenter *les corps* sans l'espace. 2° L'argument doit être lu en fonction de sa conclusion ³⁴ beaucoup plus explicite que la première phrase : on y voit que l'expression « représentation nécessaire *a priori* qui sert de fondement à toutes les intuitions extérieures » signifie que « l'espace est une représentation *a priori* qui sert de fondement, d'une manière nécessaire, aux phénomènes extérieurs » ³⁵. L'espace est « la condition de la possibilité des phénomènes [externes] ». Si l'espace était une représentation nécessaire absolument, cela conduirait à le déclarer *a priori* sans doute, mais pas à déclarer qu'il est la condition de possibilité des phénomènes externes. S'il est établi, par contre, que l'espace est une représentation *nécessaire* à celle des corps, il est *ipso facto* leur condition de possibilité. Il paraît essentiel à la démonstration que la représentation d'espace n'ait pas une nécessité absolue et en général, mais qu'elle joue le rôle d'une condition nécessaire, qu'elle soit nécessaire à la représentation des corps. 3° Dire qu'espace et temps sont des représentations nécessaires, cela signifie que *nous ne pouvons les éliminer de nos intuitions empiriques* (Cf. les alinéas 4 et 6 du § 1 de l'*Esthétique*, le passage en B 5-6 de l'*Introduction* ou ce passage des *Prolégomènes* :

« Si des intuitions empiriques des corps et de leurs modifications (mouvements), on élimine tout l'élément empirique, c'est-à-dire tout ce qui appartient à la sensation, il reste encore l'espace et le temps qui sont par conséquent des intuitions pures, servant aux autres de fondement *a priori*, et qui, par suite, ne peuvent jamais être éliminées. » ³⁶

³⁴. Cette phrase comporte un *also* que TP ne rend pas.

³⁵. La première phrase est mal construite, cf. le *a priori* dont la fonction grammaticale n'est pas évidente : « *eine notwendige Vorstellung a priori* » ou « *eine notwendige Vorstellung, a priori* ». Satisfaisante est, par contre, la dernière phrase : « *eine Vorstellung a priori, die notwendiger Weise äußeren Erscheinungen zum Grunde liegt* ».

³⁶. *Prolog.*, § 10 *sub fine* ; Ak.IV, 382 ; tr. Gibelin, 45. Cf. aussi dans la *Réponse*, Ak.VIII, 240 ; tr. Kempf, 94.

Comment l'apriorité de la représentation d'espace est-elle établie ? L'incise « quoique l'on puisse bien penser qu'il n'y a pas d'objets dans l'espace » fait problème. Kant affirme-t-il 1° que l'espace ne peut être représenté comme n'existant pas (la nécessité « absolue » de cette représentation) ; 2° qu'il peut, par contre, être pensé comme vide d'objets, la conjonction de ces deux arguments étant nécessaire pour imposer la conclusion que la représentation d'espace ne doit absolument rien à l'expérience ?³⁷ L'affirmation que « l'on ne peut jamais se représenter qu'il n'y ait pas d'espace » incite à prêter à l'espace une nécessité absolue, mais on a vu ce qu'il y a lieu d'en penser.

Kant affirme-t-il, d'autre part, comme une thèse la possibilité de se représenter l'espace vide ? L'apriorité de la représentation d'espace ne se fonde pas, à notre sens, sur la possibilité de se représenter l'espace vide ; on ne peut accorder à Ebbinghaus que « pour réfuter Kant, on doit prouver que la *pensée* (concept) d'un espace dépouillé des choses comporte une *contradiction* »³⁸. Quand on pourrait se représenter l'espace vide, faudrait-il l'identifier avec l'espace dont Kant veut établir l'apriorité ? Quel rapport peut-il y avoir entre l'espace vidé des corps, obtenu par un procès d'exténuation à l'infini de la réalité, qui n'est qu'une « simple idée d'une décomposition poussée jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien du tout »³⁹, avec *l'espace comme intuition pure* ?!⁴⁰ Si l'on peut vraiment se représenter l'espace vide, comment cela prouverait-il que cet espace vide est au fondement de ce qui est représenté en lui ? Kant lui-même ne pourrait admettre cette possibilité de penser l'espace vide qu'avec de singulières restrictions, à tel point que certains n'ont pas manqué de lui reprocher de se contredire. On peut opposer à cette

³⁷. Ainsi le comprennent notamment BORN (*Versuch* 71) qui l'approuve, SCHULZE (*Kritik*, I, 208) et TIEDEMANN (*Theätet*, 67) qui le critiquent. Beaucoup n'accordent pas la moindre considération à l'incise, par exemple STATTLER (*Anti-Kritik*, I, 227-228) ; HAUSIUS (*Über Raum und Zeit*, 12-15).

³⁸. EBBINGHAUS, « Anschauung », 50.

³⁹. Cf. R 5341, Ak.XVIII, 156 ; R 5378, Ak.XVIII, 166.

⁴⁰. COHEN (*Kommentar*, 27-28) veut que la pensée qu'il n'y a pas d'objets dans l'espace s'appelle la géométrie !

interprétation les dires mêmes de Kant, savoir que l'espace ne peut, en réalité, être représenté que si des corps étendus sont représentés⁴¹, la « preuve transcendantale » qu'il donne dans les *anticipations de la perception* de l'impossibilité du vide.

Kant n'affirme pas la possibilité de se représenter l'espace vide, mais marque la *dissymétrie* entre les représentations d'espace et de corps, *l'une étant au fondement de l'autre* sans qu'il y ait réciprocity : nous avons besoin de l'espace pour nous représenter les corps, nous n'avons pas besoin des corps pour nous représenter l'espace.

La proposition qu'« on ne peut jamais de représenter qu'il n'y ait pas d'espace, quoique l'on puisse bien penser qu'il n'y a pas d'objets dans l'espace » a fait problème, aucune conjonction ne lui assignant un statut argumentatif exprès. Il semble néanmoins obvie, vu sa position médiane et la structure argumentative des autres numéros, d'y voir une explication de la première phrase et la preuve de ce qu'avance comme une conclusion la dernière phrase⁴². Il s'agit d'établir contre Leibniz que l'espace n'est pas une détermination qui dépende des phénomènes externes, des corps, *mais une représentation a priori* leur servant de fondement, que ce ne sont pas les corps qui sont au fondement de la représentation de l'espace, mais l'inverse⁴³. La représentation de l'espace n'est pas seulement indépendante de celle des corps, elle a une *prééminence* sur elles. Ce qui le prouve, c'est qu'*en chassant par la pensée les représentations des*

⁴¹. Cf. notamment *KdrV*, A 292 / B 349 ; Ak.III, 233 ; TP, 249.

⁴². On peut présumer que le n° 2 est sur le modèle des autres, tous articulés en trois moments : dans le premier numéro, le deuxième moment est introduit par un *denn*, le troisième par un *demnach*, dans le troisième numéro (B) de même (*nun — Hieraus folgt*), dans le quatrième de même (*nun, also*).

⁴³. Cf. *Meta. Dohna* [1793-1794] : « Même si nous supprimons toutes les choses, l'espace demeure - il n'est [donc] pas une chose en soi. *Il est ce qui rend possibles les rapports des choses* (et non simplement le rapport des choses, lequel disparaîtrait avec les choses) » (Ak.XXVIII.2.1, 652) et *Meta. K 3* [1794-1795] : « 2. Espace et temps sont de pures intuitions sensibles *a priori* et donc indépendantes de toute expérience, car une expérience [de quelque chose d'externe] n'est pensable que si l'on a d'abord pensé l'espace. Toutes choses peuvent être pensées comme annihilées, l'espace demeure cependant. Espace et temps ne dépendent donc pas des choses dans l'espace et dans le temps à titre de *coexistentia rerum* comme le pense Wolff, mais sont des intuitions subsistant pour elles-mêmes lorsque l'on a fait abstraction de toutes les choses » (Ak.XXIX.2.1, 976). Il est clair que Leibniz est ici visé.

corps, on ne porte pas atteinte à la représentation de l'espace. Leur disparition n'entraîne pas l'anéantissement de cette représentation, comme ce devrait être le cas si l'espace était une représentation empirique.

L'élimination de la représentation de l'espace interdit, par contre, la représentation des corps : aucune intuition externe n'est possible sans la représentation d'espace ⁴⁴.

Le contraste entre l'espace qui peut être représenté sans les corps et les corps qui ne peuvent être représentés sans lui – lequel fonde le primat de l'espace sur les corps, l'illégitimité de toute réduction « leibnizienne » de l'espace aux rapports existant entre les choses ⁴⁵, la fonction transcendante attribuée à l'espace d'être au fondement de la représentation des corps –, n'impose aucunement que Kant soutienne l'effectivité d'une représentation de l'espace vide, les termes employés ne la supposent pas : « on peut bien penser » [*man kann sich wohl denken*] qu'il n'y a rien dans l'espace ; « on peut faire abstraction [*wohl wegnehmen*] des phénomènes dans le temps ».

B. Comme l'espace, le temps est une représentation nécessaire ; mais il se trouve au fondement de *toutes* les intuitions. On observera qu'il n'est pas rapporté à un sens interne jouant le rôle de pendant du sens externe, sorte de « direction » spécifique de la sensibilité, mais au sens interne compris comme ce dont relèvent *toutes* nos représentations, *que leur objet soit représenté comme « externe » ou comme « interne »*. Le temps n'est pas ici rapporté à l'organe de

⁴⁴ L'argument peut être appelé à bien meilleur titre *aristotélien* que le premier se trouve qualifié de *platonicien* (cf. MARTIN, *Science moderne*, 41) : la *Physique* enseigne que s'il existe une chose sans laquelle les choses peuvent être, elle-même pouvant exister sans les autres, cette chose est alors nécessairement première et fondamentale : « Le noyau de l'argumentation est la phrase médiane. On peut se représenter un espace sans objets, mais jamais d'objets sans espace, d'où la prédominance de l'espace sur les objets spatiaux. Avec cette idée fondamentale, c'est le problème spécial de l'espace et celui en général de l'ontologie aristotélienne qui sont soulevés. » Cf. aussi MAASS : « Si une chose A est une représentation nécessaire et si une autre B, qui se trouve en A, n'est par contre pas une représentation nécessaire, alors A est la condition de possibilité de B et ne dépend pas de B. » (« *Ästhetik* », *Mag.*, I-2, 127).

⁴⁵ Cf. *Diss.*, § 15, D.

l'intuition de soi, par opposition à l'organe de l'intuition des choses, à une intuition de l'état interne par opposition à l'intuition d'un représenté externe : il est placé au fondement de l'intuition en général, quel qu'en soit l'objet.

L'argument pose moins de problèmes exégétiques : on y conclut très évidemment de la nécessité à l'apriorité ; la nécessité du temps est expressément présentée comme relative aux phénomènes : on ne peut exclure le temps des *phénomènes en général*⁴⁶. Le temps est une condition nécessaire de la représentation des phénomènes. Cette nécessité est évidemment celle d'une *condition*. Les phénomènes en général ne sont pas représentables *sans* le temps. Il n'est pas dit que nous ne pouvons éliminer le temps de notre pensée.

Notons au passage que Vaihinger soutient ici, curieusement, qu'en précisant dans une *parenthèse ajoutée en B* la raison pour laquelle le temps ne peut être éliminé, Kant a gâté complètement le passage : il y transformerait la nécessité absolue en une nécessité relative⁴⁷. Mais la parenthèse se trouve déjà présente en A. Elle ne gâte le passage qu'en fonction de son interprétation de l'argument. Si l'on comprend à tort la nécessité du temps comme une impossibilité de s'en débarrasser par la pensée, là où Kant souligne qu'il est *nécessaire à la représentation des phénomènes*, on ne peut être satisfait de la précision lui attribuant une nécessité relative. Le doute, permis dans l'argument correspondant de l'espace, est ici impossible : « On ne peut supprimer le temps lui-même par rapport aux phénomènes en général ». Le temps ne peut être supprimé *à titre de condition universelle de la possibilité des phénomènes*.

Quelle fonction remplit l'affirmation que l'on peut fort bien faire abstraction des phénomènes dans le temps ? Kant invoque-t-il la possibilité de penser un temps vide ? Nous ne le pensons pas : la possibilité de faire « abstraction des phénomènes dans le temps » (qui ne revient pas à la possibilité d'intuitionner un temps vide) si-

⁴⁶. Kant parle de *phénomènes en général* pour la même raison qu'il parle de *toutes les intuitions*. Il ne dit pas seulement que le temps ne peut être supprimé des phénomènes du sens interne dans le sens adversatif de l'expression (*vs sens externe*), mais de tout ce qui est représenté par la sensibilité.

⁴⁷. VAHINGER, II, 370.

gnifie très clairement que la condition de possibilité des phénomènes est indépendante des phénomènes eux-mêmes : « ceux-ci peuvent bien disparaître tous ensemble, mais le temps lui-même (comme condition générale de leur possibilité) ne peut être supprimé. » Contre Leibniz, Kant combat l'idée qu'espace et temps puissent être des *ordines inter res* par l'affirmation d'une dissymétrie entre la représentation de temps et les phénomènes représentés en lui, par l'entière indépendance de la représentation d'espace ou de temps à l'égard à ce qui est représenté en eux.

Kant dit que dans le temps seule est possible « toute *réalité* [*Wirklichkeit*] des phénomènes » ; la formule a été trop investie par l'interprétation et opposée à celle qui fait de l'espace « la condition de la *possibilité* des phénomènes [externes] »⁴⁸. C'est aller loin que de voir dans cette formule une allusion au rôle plus fondamental que celui imparti à l'espace que le temps sera appelé à jouer, *a fortiori* au chapitre du *schématisme*, où l'on apprend que les phénomènes sont des déterminations du temps : « Le schème de la réalité [*Wirklichkeit*] est l'existence dans un temps déterminé. »⁴⁹. Une allusion à la réalité comme catégorie et au schème qui seul lui confère un usage objectif est improbable au niveau où nous nous trouvons. On doit davantage penser à l'affirmation du temps comme condition de possibilité des phénomènes en général⁵⁰.

III. Le troisième numéro en A

A. L'argument, quoique supprimé en B et remplacé par l'*exposition transcendante*, mérite d'être considéré. Il ne se donne

⁴⁸. DELEKAT oppose l'espace, « condition de possibilité » au temps, « condition de réalité » (*Interpretationen*, 57). Lorsque Kant dit dans l'argument correspondant de l'espace qu'il est « la condition de possibilité des phénomènes », cela ne signifie pas *a contrario* qu'il n'est pas la condition de leur réalité : il oppose à l'espace comme condition de possibilité des phénomènes ce qu'il n'est pas, savoir une détermination dépendant d'eux.

⁴⁹. *KdV*, A 145 / B 184 ; Ak.III, 138 ; TP, 154.

⁵⁰. Kant écrit : « En lui seul est *possible* toute réalité des phénomènes... le temps lui-même (comme condition générale de leur *possibilité*)... »

pas directement pour une preuve de l'apriorité de la représentation d'espace, mais comme une explication de l'apodicticité de la géométrie sur le fondement de l'apriorité de l'espace. La nécessité *a priori* de l'espace permet de comprendre comment sont possibles des propositions apodictiques comme celles de la géométrie qui devraient n'être que des perceptions et donc être des propositions *a posteriori* si l'espace était un concept acquis *a posteriori*. L'apriorité de l'espace est tenue désormais pour établie. Kant signale qu'elle permet de rendre compte de ce qui, autrement, ne saurait être. L'apodicticité des propositions mathématiques est tenue pour certaine. Il n'est que de l'expliquer. En ce sens, comme le note Volkelt, la problématique du passage n'est pas essentiellement différente de celle de l'exposition transcendantale ⁵¹. Dans la mesure toutefois où, si la représentation d'espace n'était pas nécessaire *a priori*, les propositions de la mathématique seraient condamnées à n'être que des perceptions et où cela va manifestement contre leur nature, l'apodicticité de la mathématique vaut comme preuve indirecte de l'apriorité de l'espace. La nécessité *a priori* de l'espace est la *ratio essendi* de l'apodicticité des propositions géométriques, l'apodicticité de la géométrie peut servir de *ratio cognoscendi* de l'apriorité de la représentation d'espace.

L'argument occupe ainsi une place à part, n'étant ni exactement à sa place dans une exposition de l'espace, dans la mesure où il consiste en une explication de la possibilité d'une science *a priori* de l'espace, ni non plus absolument déplacé, puisqu'il établit qu'il faut que nous ayons une représentation nécessaire *a priori* de l'espace pour que l'on soit en droit d'attribuer aux propositions mathématiques l'apodicticité qui est la leur. On comprend sa présence en A autant que sa suppression en B.

Kant irait ici, selon Erdmann, de l'apriorité de l'espace à la nécessité des principes géométriques, tandis qu'il conclurait de leur nécessité à leur apriorité dans l'exposition transcendantale ⁵². Nous ne le croyons pas : l'apriorité de l'espace ne prouve pas l'apodicticité des principes mathématiques, elle l'explique. Kant raisonne ici par

⁵¹. VOLKELT, *Erkenntnistheorie*, 196, n. 1.

⁵². ERDMANN, *Kritik*, 187.

un syllogisme hypothétique *modus tollens* : si les principes géométriques étaient empruntés à la commune expérience externe, ils en auraient la contingence. Or ils sont nécessaires, donc ils ne lui sont pas empruntés ; d'où suit qu'ils reposent donc sur autre chose que l'expérience : précisément *cette* représentation nécessaire *a priori* qui est au fondement de toutes les intuitions externes.

Observons que Kant ne se borne pas à soutenir ici que la géométrie repose sur *une* représentation de l'espace qui doit être *a priori*, mais que c'est précisément sur *la* représentation nécessaire dont parle le numéro précédent. Ce point est capital : la démonstration de l'apriorité et de la nature intuitive de la représentation d'espace requiert que ce soit toujours de *la même* représentation d'espace qu'il s'agisse dans les cinq numéros.

Comment Kant peut-il avancer que si les principes géométriques étaient empruntés à l'expérience, ils ne seraient alors rien que des perceptions ? Comment un principe pourrait-il être une perception ? Il faut se référer à sa théorie du concept et de l'abstraction⁵³. Ils seraient appelés perceptions en raison de leur *genèse* ; de même, souligne la *Dissertation*, est sensible la connaissance mathématique, quelque important qu'y soit l'*usus logicus* de l'entendement⁵⁴. Que la perception soit contingente, c'est là une affirmation de base de la *Critique*. Contingence et perception vont de pair comme nécessité, universalité et apriorité. L'expérience peut seulement enseigner que les choses sont et qu'elles sont telles ou telles, jamais qu'il faut que cela soit. L'induction ne fait l'objet dans la *Critique* d'aucun exposé *ex professo*. Elle consiste dans la généralisation amplifiante ; elle va *a particulari ad universale*, spécifie la *Logique*⁵⁵, cet universel ne peut être que « supposé et relatif ». Mais consiste-t-elle seulement dans cette généralisation *a posteriori*, toujours suspecte de procéder à une « élévation arbitraire de la valeur » ? N'y a-t-il pas place pour une saisie intellectuelle des essences dans le sensible, qui n'a rien à voir avec le nombre des cas sur les-

⁵³. Le concept n'est pas abstrait, mais abstrayant : cf. *Diss.*, § 6 ; *Logique*, § 6 ; *Réponse*, Ak.VIII, 199-200 ; tr. Kempf, 44-45 ; *Anthr.*, § 3.

⁵⁴. *Diss.*, § 5.

⁵⁵. Cf. *Logique*, § 84.

quels on juge, et que la *Critique* elle-même met, en fait, en œuvre sans la théoriser ? Les propositions que l'expérience est toujours contingente ou que l'espace et le temps sont les formes de la sensibilité de l'homme comme tel sont, à l'évidence, elles-mêmes obtenues par une induction qui n'a rien à voir avec une sommation d'expériences en droit toujours ouverte.

La dernière phrase de l'argument, qui fait écho à la *Dissertation* où l'on pouvait lire que si les modalités de l'espace étaient empruntées à l'expérience on pourrait alors « espérer [...] de découvrir un espace pourvu de modalités toutes différentes et peut-être même une figure enclose par deux lignes droites »⁵⁶, devrait surprendre. Ne dit-elle pas que ceux qui jugent que les principes mathématiques sont empruntés à l'expérience devraient se borner à dire que la proposition « l'espace a trois dimensions » signifie seulement : tous les espaces observés à ce jour se trouvent avoir trois dimensions ? Assertion étonnante puisqu'elle semble signifier que l'empiriste n'a, si l'on peut dire, qu'une connaissance locale de l'espace et qu'il devrait s'attendre à rencontrer un espace tout autre. Chose encore plus surprenante si l'on considère que l'*exposition métaphysique* enseignera dans un instant que l'espace est originairement représenté comme un, que ses parties sont représentées non comme ses éléments constitutants, mais comme ses limitations. Mais précisément parce que les espaces sont nécessairement représentés comme des limitations d'un espace unique, ce genre de surprise est exclu. L'impossibilité où est, de fait, l'empiriste de pouvoir, ne serait-ce qu'envisager de rencontrer un espace où le biangle serait possible, se retourne contre la conception qu'il a de l'origine de la connaissance géométrique. Un empiriste conséquent devrait s'en tenir à une thèse sur les espaces connus à ce jour. Qu'il se prononce et ne puisse pas ne pas se prononcer, contre ses principes, sur l'espace, voilà qui montre la fausseté de la théorie empiriste. L'empiriste reconnaît, de fait, à l'espace des propriétés que sa théorie lui ôte le droit de poser et qu'elle lui interdit assurément de comprendre.

⁵⁶. *Diss.*, § 15, D.

B. L'argument correspondant du temps a été maintenu en B, malgré l'exposition transcendantale du temps au § 5, alors que l'exposition transcendantale de l'espace avait occasionné la suppression du numéro correspondant.

Nous sommes en possession de principes apodictiques concernant les rapports du temps, analogues à ceux concernant les rapports d'espace, ou axiomes du temps. Si le temps était une représentation formée empiriquement, nous ne posséderions pas de tels axiomes⁵⁷ ; la réalité de ces axiomes exige par conséquent que nous reconnaissons l'apriorité de la représentation de temps.

Kant donne-t-il ici *un ou deux* exemples de ces axiomes ? La chose n'est rien moins qu'évidente. Kant parle d'axiomes au pluriel et juge assurément qu'il en existe plus d'un, mais considère-t-il comme des assertions équivalentes l'affirmation que « le temps n'a qu'une dimension » et celle que « des temps différents ne sont pas simultanés, mais successifs » ou la seconde affirmation est-elle l'explication de la première ?⁵⁸ Les premiers lecteurs de Kant, rares, il est vrai, à considérer l'argumentation relative au temps, plus encore à s'arrêter sur ce point⁵⁹, Vaihinger, Wundt, Apel, Couturat, Grayeff⁶⁰ notamment, les donnent pour distincts. Moreau semble également distinguer entre l'unidimensionnalité et la succession puisqu'il fait remarquer que l'unidimensionnalité du temps peut être représentée spatialement au moyen d'une ligne, tandis que la succession ne peut être symbolisée par un rapport spatial, d'où suit

⁵⁷. Des axiomes doivent être des propositions générales, apodictiques et synthétiques (A 164 / B 204-205 ; Ak.III, 150 ; TP, 168) ; ce sont des principes synthétiques *a priori* en tant qu'ils sont immédiatement certains (A 732 / B 760 ; Ak.III, 480 ; TP, 504). Ce qui compte toutefois ici, c'est la seule nécessité.

⁵⁸. Dans la *Meta. Mrongovius* [1782-1783], Kant donne des exemples, tous certainement distincts à ses yeux : le temps « n'est pas un concept des rapports entre choses, autrement nous ne pourrions avoir de propriétés *a priori* ni de propositions apodictiques sur le temps, par exemple : entre deux instants, il n'y a qu'un temps – deux temps ne sont pas simultanés – le temps n'a qu'une dimension » (cf. Ak.XXIX.1.2, 833).

⁵⁹. Par exemple, STÄTTLER (*Anti-Kant*, I, § 139), TIEDEMANN (« Ästhetik », cf. HAUSIUS, II, 68 sqq et *Theäet*, 245-247). ČÄSAR n'y voit qu'un seul énoncé (« Ideen », cf. HAUSIUS II, 35).

⁶⁰. VAHINGER, II, 383. — WUNDT, *Logik*, I, 2ème éd., 483. — APEL, *Kommentar*, 2ème éd., 99. — COUTURAT, « Mathématiques », 336. — GRAYEFF, *Deutung*, 40.

que cette dernière définit proprement le temps ⁶¹. Nink, Liebrucks, Rohs, Aschenberg, Ricoeur jugent, au contraire, qu'il n'y en a qu'un seul ⁶².

Le doute est certainement permis. Il est tentant de penser que « le temps n'a qu'une dimension » est l'homologue, pour le temps, de l'axiome que « l'espace a trois dimensions » et que « des temps différents ne sont pas simultanés, mais successifs » correspond à l'axiome énonçant que « des espaces différents ne sont pas successifs, mais simultanés » ; mais deux points suivent dans le texte l'énoncé de l'unidimensionnalité du temps. Cela est déjà en soi une bonne raison de voir dans ce qui suit une simple explication ; il y en a une meilleure encore : lorsque Kant écrit qu'« il n'y a qu'un temps dans lequel tous les divers temps doivent être placés, non simultanément, mais successivement » ⁶³, n'est-il pas clair que ces deux propriétés sont intimement liées ? Nous voyons dans le second énoncé l'explicitation du premier ou l'expression de ce qu'il implique. Il n'y a ici qu'un axiome : des temps différents sont nécessairement successifs, le temps n'ayant qu'une dimension ; le temps constitue donc une série (comme l'espace constitue un agrégat) ⁶⁴.

Cet axiome, tel qu'il est conçu ici, n'est malheureusement pas le propre du temps : l'espace n'a, lui aussi, qu'une seule dimension en ce sens qu'il n'y a qu'un seul espace (dont toutes les parties sont simultanées). Le concept d'unidimensionnalité du temps est assez amphibologique chez Kant. Il désigne tantôt cette propriété

⁶¹. MOREAU, « Le temps », 186.

⁶². NINK, *Kommentar*, 123 : « "Il n'a qu'une dimension", parce qu'il est la succession du mouvement continu ; c'est pourquoi des temps différents ne peuvent être simultanés ». — « Le temps n'a qu'une dimension parce que des temps différents ne peuvent être simultanés », explique LIEBRUCKS, *Sprache*, IV, 370-371. — ROHS, *Ästhetik*, 66. — ASCHENBERG, « Sprachanalyse », 97 : « Comme on le voit, ces "principes apodictiques" se réduisent à un seul, à savoir que le temps est l'ordre unidimensionnel de la succession ». RICŒUR, *Temps*, III, 71 : « de même que nous ne pouvons nous représenter qu'un seul espace [...], de même des temps différents ne sauraient être que successifs ; cet axiome qui pose l'unidimensionnalité du temps ».

⁶³. A 188-189 / B 232 ; Ak.III, 166 ; TP, 182.

⁶⁴. Pour le temps, cf. A 411 / B 437 ; Ak.III, 284-285 ; TP, 330. — A 411 / B 437 ; Ak.III, 284-285 ; TP, 330. — Pour l'espace, cf. A 412 / B 439 ; Ak.III, 285 ; TP, 330.

du temps d'avoir ses moments successifs et non pas simultanés, tantôt cette propriété qui l'oppose à l'espace, de n'avoir qu'une seule dimension, l'espace en possédant trois. Lorsque Kant invoque l'unidimensionnalité du temps comme preuve que nous ne nous imaginons pas avoir une expérience externe, mais que nous en avons une effective, lorsqu'il réfute l'idéalisme empirique en invoquant que l'expérience externe possède trois dimensions, que « ce que je me représente comme spatial ne peut être compté au nombre des représentations du sens interne, car la forme de celui-ci est le temps qui n'a qu'une seule dimension »⁶⁵, il ne s'agit pas de l'unidimensionnalité du temps ici présentée comme axiome. De même, lorsque l'unidimensionnalité du temps est invoquée dans la Préface des *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* comme entraînant l'impossibilité d'une construction *a priori* des phénomènes de l'âme⁶⁶. Elle signifie dans ces deux cas, comme l'exprime Cournot, que

« pour fixer l'époque d'un phénomène ou sa position dans le temps, il suffit comme pour fixer le lieu d'un point sur une ligne, d'assigner une seule grandeur, à savoir le temps écoulé ou qui doit s'écouler, entre un temps pris comme *ère* ou pour origine du temps, et l'instant du phénomène. »⁶⁷

Il faut souligner que *l'irréversibilité ne figure pas au nombre des axiomes du temps*⁶⁸. C'est qu'elle n'est pas pour Kant, en effet, une propriété du temps *comme tel*, mais de *certains rapports temporels particuliers*. Ce n'est pas le temps comme tel qui est irréversible, mais certaines successions. La deuxième analogie de l'expérience montre qu'on ne peut tenir un rapport temporel pour irréversible que pour autant qu'il faut le penser sous la catégorie de causalité, ce qui n'est le cas que là où un phénomène succède toujours à un autre (critérium empirique ou schème de la causalité).

⁶⁵. R 6315, Ak.XVIII, 620-621. Cf. aussi R 6315, Ak.XVIII, 618.

⁶⁶. *Principes*, Ak.IV, 471 ; Pl. II, 368.

⁶⁷. COURNOT, *Essai*, § 14.

⁶⁸. Pas davantage dans la *Dissertation*. HEINEMANN prête l'irréversibilité au temps de la *Dissertation* et de l'*Esthétique* (*Aufbau*, 106).

Kant n'évoque pas davantage dans l'*Esthétique* la continuité du temps (ni celle de l'espace), à la différence de la *Dissertation*, parce que la continuité est une propriété de l'espace et du temps considérés comme *grandeurs* ; grandeurs qu'elles ne sont qu'au regard de l'entendement.

IV. Le troisième numéro en B (quatrième numéro en A)

A. L'exposition métaphysique change désormais de préoccupation, à défaut de changer d'adversaire ⁶⁹ : il s'agit désormais de faire ressortir que cette représentation *a priori* doit être une *intuition*. C'est à tort que l'on voit dans l'espace un concept discursif ; la représentation originaire de l'espace ne peut être considérée comme un concept discursif ou, ce qui revient au même, les concepts de l'espace ne sauraient en être la représentation *originaire*.

⁶⁹. Contre qui l'argumentation est-elle dirigée ? Newton ? Leibniz ? Leibniz une fois encore est directement visé, Kant écartant non *simplement* que l'espace soit un « concept universel de rapport » – ce qu'il semble faire, il est vrai, pour le temps –, mais *précisément* qu'il soit « un concept universel de rapport des choses en général ». Le numéro suivant manifeste – explicitement dans sa première version et en ce qui concerne tout au moins le cas de l'espace –, la même préoccupation : l'infinité de l'espace prouve qu'il n'est pas un concept de rapport [*i.e.* des choses en général]. Quoi qu'en pense donc Vaihinger, Schulze nous paraît dans le vrai (cf. *Kritik*, I, 208-209, II, 207 : l'argument prouve, pour Kant, qu'espace et temps ne sont pas des concepts [intellectuels] de rapport entre les choses. Cf. par exemple *Meta. Dohna*, Ak.XXVIII.2.1, 653 : « L'espace n'est pas non plus un concept de l'entendement, ce qu'on pourrait en dire, s'il était le simple rapport des choses (comme Wolff le définit). » — Dans toute cette argumentation, *Kant paraît avoir été essentiellement, sinon exclusivement, soucieux d'écarter qu'espace et temps puissent être des représentations [a posteriori] de rapport entre des choses* : ce sont des conditions de possibilité de la représentation de ces rapports (cf. N° 1) ; ils ne s'évanouissent pas entièrement quand on supprime les choses et ne sont pas pensables seulement dans les actuels (cf. N° 2) ; ils ne sont pas ces concepts de l'entendement qu'ils devraient être s'ils étaient des représentations de rapports. Il est à constater que l'*Esthétique* dirige paradoxalement tous ses arguments contre la doctrine leibnizienne, tout en travaillant à réfuter de la sorte un réalisme transcendantal qui est emblématiquement celui de Newton.

L'argument ne peut être compris qu'à la lumière de thèses ici implicites sur le partage de toutes nos représentations en intuitions et concepts et sur les définitions des unes et des autres. Au lieu d'enseigner cette dichotomie *ab initio*, Kant se borne à y faire allusion dans le premier alinéa de l'*Esthétique* et, dans la présente argumentation, dans le numéro correspondant du temps, au début de l'*Analytique transcendantale*⁷⁰, pour ne l'enseigner *ex professo* qu'au début de la *Dialectique transcendantale*, dans le chapitre « Des idées en général », où nous apprendrons enfin que toutes nos représentations rapportées consciemment à un objet sont des intuitions ou des concepts, que « l'intuition se rapporte immédiatement à l'objet et est singulière », alors que « le concept s'y rapporte médiatement, au moyen d'un signe [*Merkmal*] qui peut être commun à plusieurs choses »⁷¹. Kant s'est contenté d'une allusion, cette dichotomie relevant du B.A. ba de la logique, c'est sur cette distinction même que s'ouvre en effet la *Logique*⁷².

Il est tautologique de parler de « concepts universels ou communs »⁷³. Que les représentations se rapportant à un objet s'y rapportent immédiatement ou médiatement, que la représentation immédiate soit *repraesentatio singularis*, et que la représentation médiante soit *repraesentatio per notas communes*, cela lui semble des af-

⁷⁰. *KdV*, A 68 sq / B 93 ; Ak.III, 85 ; TP, 87. Le passage est instructif sur le rapport du concept à l'intuition, mais ne fait pas ressortir que l'intuition soit *repraesentatio singularis*.

⁷¹. Cf. A 320 / B 377 ; Ak.III, 249-250 ; TP, 266.

⁷². « Le concept est opposé à l'intuition, car c'est une représentation générale ou une représentation de ce qui est commun à plusieurs objets, donc une représentation *en tant qu'elle peut être contenue en différents objets* », *Logique*, § 1, Ak.IX, 91, tr. Guillet, 99.

⁷³. « C'est une simple tautologie de parler de concepts universels ou communs ; c'est une faute qui repose sur une division incorrecte des concepts en *universels*, *particuliers* et *singuliers*. Ce ne sont pas les concepts eux-mêmes, c'est seulement leur *usage* qui peut être ainsi divisé » (tr. 99). Cf. R 2866, Ak.XV, 552 : « *Conceptus communis (tautologia)* ». MELLIN explique : « On pourrait penser qu'il pourrait donc bien y avoir aussi des concepts qui ne sont pas discursifs. Mais c'est impossible. L'auteur de la *Critique* désigne seulement par cet adjectif une propriété du concept, exactement comme quand l'on dit : je suis un homme mortel, sans que cela implique qu'il y ait aussi des hommes qui ne soient pas mortels. » (*Marginalien*, II, 130).

firmations qui s'entendent d'elles-mêmes. La réticence de Kant à parler de « concept universel », ici comme dans l'argument correspondant du temps, est fréquemment expliquée par la tautologie, dénoncée dans la *Logique*, de cette expression ; mais celle de « concept discursif » tombe sous le coup de la même objection et cela ne l'empêche pas de parler dans le même argument des « concepts universels de ligne et de triangle » ; aussi Vaihinger juge-t-il cette antipathie de Kant dénuée de sens ⁷⁴. On ne voit pas quelle différence Kant peut faire entre des concepts *universels* et des concepts *discursifs* ⁷⁵.

Klaus Reich ⁷⁶ a donné de cette réticence une interprétation qui est à considérer. Il ne s'agirait pas là d'une simple question de mots, mais d'une question de fond : Kant voudrait dire ici que, pour un entendement discursif comme le nôtre, l'espace ne saurait être un concept, tandis que pour l'*intellectus archetypus* divin, qui est un entendement intuitif, l'espace pourrait être un concept. Il n'est pas, en effet, de l'essence de l'entendement d'aller de la représentation des parties à celle du tout. Ce n'est là que le propre de l'entendement humain. L'entendement divin va, en effet, à l'opposé de l'*intellectus* humain, du général-synthétique au particulier, c'est-à-dire de l'intuition du tout en tant que tel aux parties ⁷⁷. Dans ces conditions, cette propriété qu'ont les représentations d'espace et de temps d'être au principe de leurs parties, interdit qu'on les tienne pour des concepts, *pour autant seulement qu'elles sont des représentations de l'entendement humain ou discursif*. « Cette expression acquiert un sens seulement si l'on prend garde à la possibilité de confusion avec un entendement intuitif pensable, que l'expression

⁷⁴. VAHINGER, II, 206.

⁷⁵. *Oder* semble bien signifier *seu, sive* dans la définition donnée au § 1 de la *Logique* : « Le concept est une représentation générale (*repraesentatio per notas communes*) ou réfléchie (*repraesentatio discursiva*). »

⁷⁶. REICH, *Vollständigkeit*, 1ère éd. 38 sq.

⁷⁷. *Faculté de juger*, § 77, Ak.V, 406-407 ; tr. Philonenko, 221. Cf. aussi R 6174, Ak.XVIII, 478-479.

"concept commun" rend possible tandis que celle de "concept discursif" en empêche », explique Udo Rameil ⁷⁸.

On pourrait risquer l'hypothèse que Kant préfère ici une expression à l'autre parce que ce qui s'oppose à la représentation *intuitive*, c'est davantage le caractère *discursif* du concept que son caractère *général*. Mais tout ce débat pourrait aussi n'avoir aucun objet ! Nous pensons, en effet, que l'on s'égare à croire que Kant travaille à rectifier une appellation, qu'il veut que l'on parle de concept *discursif* plutôt que de concept *universel* ; Kant nous paraît simplement préciser ici ce qu'il veut dire lorsqu'il nie que l'espace soit un concept discursif : *cela veut dire qu'il n'est pas ce que Leibniz et Wolff en font, à savoir un « concept universel de rapport des choses en général »*. Kant combat Leibniz (sa théorie de l'espace comme concept d'ordre), et non pas une expression inadéquate ⁷⁹.

Si l'on admet que l'intuition est représentation singulière, il suffit de montrer que l'espace est une telle représentation. Kant l'établit en faisant remarquer qu'on ne peut se représenter qu'un espace unique. Que signifie cette assertion ? Les objections qui y ont été faites prouvent qu'elle n'est pas exempte d'ambiguïté. Nous ne pensons pas que Kant veuille dire qu'il ne peut exister qu'une seule

⁷⁸. RAMEIL, *Raum*, 68.

⁷⁹. Kant opposant, de façon apparemment boiteuse, à l'espace compris comme « concept discursif ou [...] concept universel de rapport des choses en général », l'espace comme « intuition », ses lecteurs – peut-être encouragés en cela par la *Disser-tation* de 1770 qui souligne simplement que l'espace est une représentation *singulière* et non une notion *abstraite* –, ont été naturellement portés à instaurer une simple opposition entre genres de représentation (à l'intuition s'oppose le concept) et à perdre de vue que Kant ne parle pas, *de façon générale*, de concept, mais *précisément* de « concept de rapport des choses en général », « un simple concept universel de l'ordre » (cf. R 4673, Ak.XVII, 639 in *Duisbourg*, 104). — Deux mouvements de pensée semblent se superposer dans l'argument, tel qu'il figure dans l'*Esthétique* : Kant polémique contre l'idée que la représentation d'espace soit un concept et, d'autre part, que cette représentation soit celle du rapport des choses en général ; l'unité absolue de l'espace interdit de penser cette représentation comme un concept (lequel comporte toujours une multiplicité réelle), etc. ; par ailleurs, ce quelque chose d'aussi absolument un, homogène et continu que représente l'espace, interdit qu'il puisse être un « concept de rapport des choses en général », la représentation d'un *ordo coexistentium*.

représentation de l'espace partagée par tous les hommes ⁸⁰ ou qu'il n'y a qu'une façon de se représenter l'espace (euclidienne), mais que le contenu de cette représentation est essentiellement un, qu'il est la représentation d'un tout qui ne résulte pas de l'assemblage de parties, qu'il est un *totum*. Les parties de l'espace ne sont pas données *avant* la représentation totale de l'espace, mais *en* elle. Pour nous représenter un espace, nous devons d'abord nous représenter l'espace ; la représentation totale est au fondement de la représentation de ses parties ⁸¹. La représentation de l'espace total n'est pas obtenue par une sommation de représentations d'espaces, elle n'est pas constituée par agrégation. Les espaces ne sont pas à l'espace ce que les hommes sont au concept d'homme par exemple ⁸² ; les espaces n'ont qu'une existence idéale, ce ne sont que des limitations de l'unique espace : « Une ligne, une figure, un corps ne peuvent

⁸⁰. FEDER, *Über Raum*, cf. *infra*. Feder lui objecte que cette affirmation, légitime du point de vue du réalisme commun, est illégitime du point de vue de l'idéalisme transcendantal : puisque l'espace est une représentation, il en existe autant que de sujets représentatifs.

⁸¹. Bien des *Reflexionen* l'expriment : « On ne peut se figurer un espace, d'un pied cube par exemple, sans se figurer un espace extérieur qui l'entoure et ainsi se figurer un espace qui ne soit contenu dans le tout. » R 4071, Ak.XVII, 404 ; « On ne peut penser des espaces que par un découpage sur le fond de l'espace universel. » R 4315, Ak.XVII, 503-504. Cf. *Diss.*, § 15, B. Cf. *Progrès*, Ak.XX, 326, tr. Guillermit, 92 : « La grandeur déterminée d'un espace ne peut être que conditionnée : cette condition, c'est qu'un autre espace le renferme. »

⁸². EBBINGHAUS (« Anschauung », 53) écrit : « On a dit que tout concept discursif était aussi un concept un et que c'était se contredire que de se le représenter comme une multiplicité [...]. Mais la question n'est pas de savoir si tout concept est un selon son contenu (dans les caractères qu'il unit en lui), mais de savoir si ce qui est représenté par ces caractères, est porté à l'unité d'un *objet* un. Or cela est immédiatement contradictoire, car même si par exemple le concept discursif d'homme en général est un, personne ne dira toutefois que tout ce qu'il représente, c'est-à-dire tous les hommes, est saisi comme l'unité d'un être unique ». VERNEAUX assure que l'on peut dire de n'importe quel concept ce que dit Kant de l'espace. Il est essentiellement un. Ses parties ne lui sont pas antérieures, il ne résulte pas de leur synthèse « car un concept représente une essence, et une essence est une, comme tout être. » (*Critique*, 135). On peut certes trouver à redire à la conception kantienne du concept comme représentation constituée par un agrégat de caractères, mais Kant pointe une différence essentielle entre une représentation comme celle d'homme et celle d'espace : son homogénéité ou continuité.

être pensés que par une limitation de l'espace. »⁸³ L'espace est la représentation d'un *totum analyticum*. En effet :

« un tout synthétique est ce dont la composition se fonde en possibilité sur les parties qui se laissent penser aussi sans composition. Un tout analytique est ce dont les parties présupposent déjà pour être possibles leur composition en un tout. L'espace et le temps sont des *tota analytica*, les corps sont des *tota synthetica*. »⁸⁴

L'espace n'est pas un *compositum* : le *compositum* est, en effet, « ce dont les parties peuvent préexister à la composition et qui ne peut exister que par composition et liaison », « il est constitué de termes simples et est divisible »⁸⁵. Il est un *continuum* parce que « l'espace ne naît pas de la composition des parties, mais [que] les parties ne sont possibles que par l'espace. »⁸⁶ La représentation d'espace ne possède pas l'*universalitas* [*Allgemeinheit*] du concept, mais l'*universitas* [*Allheit*]⁸⁷. Son universalité n'est pas l'universalité discursive qu'a la représentation d'une unité dans une multiplicité, mais l'universalité intuitive qu'a la représentation d'une multiplicité dans une unité⁸⁸.

Nous ne voyons pas qu'il y ait à distinguer dans cette démonstration, comme l'ont fait pourtant bien des lecteurs et commentateurs⁸⁹, entre deux raisons qui seraient avancées successivement en faveur de l'intuitivité de l'espace, la première étant que l'espace comprend *en lui* ses parties (et non *sous lui* comme le fait le concept) et la seconde qu'il est au fondement de la possibilité de ses parties (le concept résultant de ses parties) ; entre la considération de son *unicité* et celle de son *unité*. Sans doute *erstlich* et *auch* indi-

⁸³. R 4257, Ak.XVII, 485.

⁸⁴. R 3789 (datant de 1764-1766), Ak.XVII, 293.

⁸⁵. R 4424, Ak.XVII, 540-541.

⁸⁶. R 4425, Ak.XVII, 541.

⁸⁷. Cité par VAIHINGER, II, 212.

⁸⁸. *Ibid.* « Die diskursive Allgemeinheit (Einheit in Vielem) ist von der intuitiven (Vieles in Einem) zu unterscheiden ».

⁸⁹. MELLIN, *Wörterb.*, II, 474. *Idem* pour le temps, 480. — SCHULZE, *Kritik*, II, 207. — VAIHINGER, II, 202. — EBBINGHAUS, « Anschauung », 52. Etc.

quent-ils des articulations dans l'exposition, mais nous lisons plutôt le passage comme Heidegger : « Les espaces singuliers sont seulement des parties de l'unique espace. Toutefois cela ne doit pas non plus être compris comme si l'espace se composait d'espaces singuliers comme autant de parties constituantes », ce sont de simples limitations de l'espace.

On a plutôt affaire à une explication ou à la prévention d'une objection ⁹⁰ qu'à un second moment dans le dispositif argumentatif : unicité et unité de l'espace ne font qu'un. La confrontation avec le passage correspondant du temps confère une raison supplémentaire de le penser : il n'y est question, en effet, que de ce que « des temps différents ne sont que des parties du même temps ».

Kant conclut : « Il suit de là que, par rapport à l'espace, une intuition *a priori* (qui n'est pas empirique) est au fondement de tous les concepts que nous en formons. » *Il ne dit pas que la représentation d'espace est une intuition a priori, mais qu'une intuition a priori est au fondement de tous les concepts que nous formons des espaces ou de l'espace* ⁹¹. Il n'est donc pas nié qu'il existe des représentations de l'espace qui soient des concepts, mais seulement que la représentation *originnaire* d'espace puisse être un concept : « *Der Raum muß ursprünglich Anschauung sein* », cette formule de l'exposition transcendantale aurait été ici à sa place. L'espace ne peut pas être seulement un concept, les représentations conceptuelles de l'espace en sont des représentations dérivées : « *Er ist intuitus quem sequitur conceptus.* » ⁹²

Kant affirme, d'autre part, que cette intuition (originnaire) est *a priori* ; le fait-il sur la base des arguments précédents ou bien y a-t-il, selon lui, dans le fait que l'espace est une représentation une qui est au fondement de la possibilité de ses parties, une raison ori-

⁹⁰. VAIHINGER, II, 215-216).

⁹¹. Kant parle en A des concepts que nous formons des espaces [*von denselben = die Teilräume*] et, en B, de l'espace [*von demselben = der allgemeine Begriff von Räumen überhaupt*]. Correction que ne signalent ni BA, ni TP. Nous ne voyons pas que l'expression soit « nettement fautive » en A comme l'écrivent MD [cf. Pléiade, I, 786, note a]. La version B est plus naturelle, mais la première se défend.

⁹². Cité par VAIHINGER, II, 233.

ginale, entièrement indépendante des précédentes, de le considérer comme *a priori* ?⁹³ Comment l'apriorité de l'espace par rapport aux phénomènes pourrait-elle être prouvée par l'apriorité de l'espace par rapport à ses parties ?

C'est pour la même raison⁹⁴, à notre sens, que l'espace ne peut être qu'une intuition et que cette intuition ne peut être qu'*a priori*. Si l'espace était une intuition empirique, la liaison de ses parties serait parfaitement contingente⁹⁵. Elles seraient données indépendamment les unes des autres, elles formeraient un agrégat et la représentation totale suivrait la représentation des espaces partiels. Nul *totum analyticum* ne peut être donné dans une expérience des sens. Confirme cette interprétation le fait que Kant enseigne dans le chapitre des axiomes de l'intuition que « tous les phénomènes, au point de vue de leur intuition, sont des grandeurs extensives », une grandeur extensive étant « celle dans laquelle la représentation des parties rend possible la représentation du tout (et par conséquent la précède nécessairement) »⁹⁶. Si tout ce qui est donné à l'intuition empirique constitue un agrégat, le fait que l'espace soit un *quantum continuum* suffit à exclure qu'il puisse être abstrait des intuitions empiriques⁹⁷.

Il faut aller bien plus loin : que la représentation d'espace soit un *totum analyticum*, voilà qui prouve *l'idéalité* même de l'espace.

⁹³. Nature intuitive et apriorité sont prouvées simultanément selon COHEN (*Erfahrung*, 123), VAHINGER se montre réservé (II, 231).

⁹⁴. SCHULZE, tout en considérant que Kant prouve ici nature intuitive et apriorité de l'espace, fait reposer la preuve de ces deux thèses sur deux arguments distincts : « *primo*, il n'y a qu'un espace unique qui comprend tout, par conséquent sa représentation ne peut être un concept discursif (caractère commun des connaissances de plusieurs objets), mais une intuition ; *secundo*, les parties de l'espace ne peuvent être engendrées que par la division d'un espace unique ; en conséquence, il ne peut être rien d'autre qu'une intuition *a priori*. » *Kritik*, II, 207.

⁹⁵. EBBINGHAUS, « *Anschauung* », 54-55.

⁹⁶. *KdV*, A 162-163 / B 203 ; Ak.III, 149 ; TP, 165.

⁹⁷. Tombe ainsi l'objection d'une contradiction dans l'affirmation qu'espace et temps ne sont pas des grandeurs extensives et que tous les phénomènes sont des grandeurs extensives.

La *Critique* n'en dit rien ⁹⁸, mais les *Prolégomènes* l'affirment expressément : « La partie n'est possible que par le tout ; ce qui n'a jamais lieu pour des choses en soi comme objets de l'entendement pur, mais bien pour les simples phénomènes. » ⁹⁹ Ou, comme le dit encore la R 4315 : « On ne peut penser des espaces qu'en prélevant quelque chose à partir de l'espace universel. L'espace précède les choses ; c'est pourquoi il ne peut être un prédicat des choses, mais rien qu'une loi de la sensibilité qui comme condition de tous les phénomènes possibles précède en vérité tout le réel. »

Quel peut être enfin le rapport entre ce qui vient d'être établi et la dernière phrase du texte ? Le « *so* » initial est énigmatique. Deux lectures sont possibles, l'une consiste à en faire une simple conséquence ¹⁰⁰, l'autre consiste à en faire une nouvelle preuve, indépendante, de la nature intuitive de l'espace ¹⁰¹.

Le *so* donne volontiers à croire qu'on a affaire ici à une illustration ou à une conséquence (*so* mis pour *also*) ; le rapprochement avec le numéro correspondant du temps va dans le même sens, de même le rapprochement avec la *Dissertation*, où Kant écrit, après avoir établi que l'espace est une intuition pure : « Il est aisé de saisir cette intuition pure dans les axiomes de la géométrie et dans n'importe quelle construction mentale de postulats ou aussi de problèmes. Il n'y a pas plus de trois dimensions dans l'espace ; entre deux points il n'y a qu'une ligne droite ; par un point dans un plan on peut mener un cercle avec une droite donnée, etc. Cela ne peut être conclu de quelque notion universelle de l'espace, mais se voit dans un objet concret » ¹⁰² ; enfin, le rapprochement avec le § 12 des *Prolégomènes* tendrait à l'attester. Mais il est plus intéressant de voir dans ce passage, malgré sa lettre qui indique une conséquence, une

⁹⁸. Peut-être y en a-t-il un indice dans le lapsus commis par Kant dans le n° 4 du temps : Le temps n'est pas un concept discursif, *mais une forme pure* de l'intuition sensible.

⁹⁹. *Prolog.*, § 13 ; Ak.IV, 286 ; tr. Gibelin, 49.

¹⁰⁰. BRASTBERGER, *Unters.*, 44 ; VAIHINGER, II, 233 ; LIEBRUCKS, *Sprache*, IV, 352 ; RAMEIL, *Raum*, 83.

¹⁰¹. SCHULTZ, *Erläuterungen*, 23.

¹⁰². *Diss.*, § 15 B.

nouvelle preuve que l'espace est une intuition pure, et de comprendre que, *faute d'une représentation de l'espace de cette sorte, les jugements (synthétiques) de la géométrie seraient impossibles*. La meilleure preuve que l'espace est une intuition pure, c'est que les principes géométriques ne peuvent être connus ni par l'analyse du concept d'espace en général, ni par l'analyse des concepts d'espace (le concept de triangle, par exemple) ¹⁰³.

De même que, dans le troisième numéro en A, l'apodicticité et l'universalité des principes géométriques trouvent leur explication (et leur unique explication possible) dans la nécessité *a priori* de la représentation d'espace, de même que la nécessité *a priori* de la représentation d'espace est invoquée comme *ratio essendi* de l'apodicticité et de l'universalité des principes géométriques, de même, dans le présent argument, l'obtention de ces principes par une voie qui ne saurait être celle de l'analyse, trouve son explication, son unique explication possible, si l'espace est une intuition *a priori*. La nature intuitive de l'espace est la *ratio essendi* de la synthèse qui est à l'œuvre dans le jugement géométrique ¹⁰⁴. De même que le raisonnement précédent pouvait être renversé, la nécessité des propositions géométriques se transformant en *ratio cognoscendi* de l'apriorité de la représentation d'espace, on peut ici faire jouer à la nature synthétique des propositions géométriques le rôle d'une *ratio cognoscendi* de la nature intuitive de l'espace.

Que l'espace soit une représentation intuitive *a priori*, cela ressort, pensons-nous, de deux considérations distinctes ¹⁰⁵ : d'une

¹⁰³. On n'a pas manqué de critiquer cet exemple. WEISHAUPHT va jusqu'à soutenir qu'il est analytique puisqu'il repose simplement sur l'évidence logique que 2 est plus grand que 1 (cf. *Anschauungen*, 261) !

¹⁰⁴. Kant aurait pu faire de cette seconde partie du n° 4 un numéro à part à l'instar du n° 3, avec lequel il présente une certaine analogie. La suppression du n° 3 aurait dû s'accompagner du remaniement du n° 4.

¹⁰⁵. La R 4188 incite à voir ici deux arguments. Kant inverse ici les choses en présentant comme conséquences de ce que l'espace n'est pas un concept général : 1° que tous les espaces sont des parties d'un unique espace, 2° que les principes (de la géométrie) sont connus grâce à l'intuition, ce qui est, en réalité, les raisons sur lesquelles il s'appuie pour nier que l'espace soit un concept universel ou discursif. Mais, conséquences ou raisons, elles sont deux. Une autre *Reflexio* montre aussi, à notre sens, qu'on peut juger avoir affaire à un argument dans *l'Esthétique* : « L'espace n'est pas un

part, cette représentation a une unité qui ne peut être celle d'aucun concept ; d'autre part, les principes apodictiques de la géométrie ne peuvent être établis *a priori* par l'*analyse* de l'espace, il faut qu'ils reposent sur une *intuition* de l'espace. L'espace est une intuition *a priori* parce qu'il est la représentation d'un *totum analyticum* et parce que les propositions apodictiques de la géométrie sont des synthèses qui doivent se fonder sur une intuition pure de l'espace.

B. Il y a peu à dire de l'argument du temps. On trouve ici explicitement énoncé ce qui faisait le nerf de l'argumentation dans l'argument relatif à l'espace : « la représentation qui ne peut être donnée que par un objet unique est une intuition ». Est intuition la *repraesentatio singularis*. Alors qu'il y a un certain doute possible sur la structure de l'argument de l'espace et qu'on peut se demander si Kant invoquait une ou deux raisons pour nier que l'espace soit un concept discursif, il est clair ici qu'il n'y en a qu'une : des temps différents ne sont que des parties du même temps, il n'y a qu'un temps ¹⁰⁶.

La thèse à établir est que le temps doit être une intuition pure. Il est étonnant que non seulement l'expression ne figure pas dans le passage, mais que Kant écrive d'emblée, en brûlant les étapes, que le temps est « une forme pure de l'intuition sensible ». C'est là anticiper sur les *Conséquences* que le § 6 a pour fonction

concept *a priori*, mais une intuition qui précède le concept ; car d'où devraient donc venir des jugements synthétiques *a priori*? » (R 5876, Ak.XVIII, 374-375).

¹⁰⁶. P. RICŒUR donne une fausse exégèse de ce passage dans *Temps*, III, 71 : « Selon le troisième argument, l'espace et le temps ne sauraient être des concepts discursifs [...] ; de même que nous ne pouvons nous représenter qu'un seul espace dont les divers espaces sont des parties, de même des temps différents ne sauraient être que successifs ». Kant invoque ici que nous ne pouvons nous représenter qu'un seul temps (« des temps différents ne sont que des parties du même temps »). L'énoncé relatif à la successivité nécessaire des parties du temps est un exemple destiné à montrer que les axiomes du temps ne peuvent être connus analytiquement, par concept, mais qu'une intuition *a priori* doit être à leur fondement. Axiome censé équivaloir ici à celui de l'espace (dans un triangle, la somme des deux côtés est plus grande que le troisième). Kant ne donne pas l'unidimensionnalité du temps comme la preuve qu'il ne s'agit pas d'un concept, mais la connaissance de cette l'unidimensionnalité ne peut être que *synthétique a priori*. On s'explique aisément qu'elle puisse être ainsi connue puisque le temps est une intuition *a priori*.

d'énoncer. Le rôle des expositions métaphysique et transcendantale est de nous conduire à voir dans le temps une forme pure parce qu'il est une intuition pure qui est au fondement de toutes nos intuitions. Une intuition pure ne peut être une représentation nécessaire, servant de fondement à toutes nos intuitions et rendant possible une connaissance synthétique *a priori* des rapports de temps entre les phénomènes, que si elle est une forme pure de l'intuition. Le terme est donc utilisé prématurément. Considérant qu'il n'y a aucun sens à opposer au concept universel la forme, Vaihinger voit ici l'une des nombreuses inexactitudes dans l'expression dont fourmille la *Critique*. Nous nous demandons si ce lapsus proleptique ne témoignerait pas d'une difficulté éprouvée à parler du temps comme d'une *intuition* au même titre que l'espace, et s'il ne faudrait pas le rapprocher du fait que dans l'argument suivant Kant ne dit, pas davantage, que le temps est une intuition pure ainsi que de la conséquence b du § 6 qui laisse planer un doute sur la réalité de l'*intuition* du temps.

L'expression *intuition et représentation* du temps est surprenante puisqu'on ne voit pas en quoi peut consister la distinction. L'hypothèse de I. Heidemann¹⁰⁷ est peut-être à suivre : ne faudrait-il pas comprendre, dans la mesure où la représentation de temps différents, des parties du temps successives n'est possible que grâce à l'intuition externe, *in der Anschauung des Raumes und in der Vorstellung der Zeit* ?

La seconde partie de l'argument met en rapport le caractère *synthétique* des propositions sur le temps avec la nature *intuitive* du temps. Si la représentation de temps n'était pas intuitive, nous n'aurions pas sur lui une connaissance synthétique comme l'est le jugement qui énonce que « des temps différents ne peuvent pas être simultanés ». La nature d'intuition du temps est la *ratio essendi* des propositions synthétiques relatives aux propriétés du temps. On retrouve ici l'axiome d'unidimensionnalité du temps énoncé dans le numéro précédent.

Notons que, prise à la lettre, l'affirmation conclusive que « cette proposition est immédiatement contenue dans l'intuition et

¹⁰⁷. HEIDEMANN, « Divergenz », 124.

dans la représentation du temps » prête à contresens : elle tend à faire méconnaître le rôle joué par l'entendement dans la connaissance mathématique, la construction des concepts dans l'intuition et le jugement. Il faut entendre, non qu'elle est véritablement « contenue dans l'intuition » qu'elle n'est possible que sur le fondement d'une intuition du temps.

V. Le dernier numéro

A. Le dernier numéro invoque l'infinité de l'espace pour y voir une intuition ; Kant en a donné deux versions distinctes que l'on doit se garder de mêler.

La rédaction du passage en 1781 est déficiente à plusieurs égards et pose bien des problèmes exégétiques ; c'est ce qui explique sans doute qu'on l'ait peu commenté et qu'on ait tendu à lui substituer le numéro correspondant de l'exposition du temps et / ou la version B de l'argument.

Dans l'énoncé « l'espace est représenté donné comme une grandeur infinie », il ne faut certainement pas voir la thèse, mais *la preuve de la thèse* : l'espace n'est pas un concept général de rapport [des choses en général], mais une intuition, c'est ce qu'établit le fait qu'il est représenté donné comme une grandeur infinie ¹⁰⁸. Un concept général *de l'espace* ¹⁰⁹ ne peut rien déterminer, en effet, quant à la grandeur. Il doit, comme tel, rester indéterminé quant à

¹⁰⁸. La polémique contre la représentation leibnizienne de l'espace comme *concept général de rapport entre les choses* nous paraît se poursuivre et l'argument pose le même problème exégétique que le numéro précédent. Deux mouvements de pensée continuent à se superposer : Kant y polémique autant contre l'idée que la représentation d'espace soit, d'une manière générale, un *concept général* et, d'autre part, qu'elle soit le *concept général du rapport des choses en général*. L'infinité que comporte l'espace interdit de tenir cette représentation pour un concept général ; par ailleurs, l'infinité de l'espace interdit qu'il puisse être un « concept de rapport des choses en général ».

L'expression « concept de rapport » qui figure ici nous paraît renvoyer à l'expression du numéro précédent « concept universel de rapport des choses en général ».

¹⁰⁹. TP traduit incomplètement « *ein allgemeiner Begriff vom Raum* » par « un concept général ». Kant ne nous paraît pas déclarer qu'un concept général ne peut, de façon générale, comporter quelque détermination quantitative que ce soit.

la grandeur pour convenir au pied comme à l'aune, faute de quoi il ne pourrait être leur concept commun ; il fait nécessairement abstraction de tout ce qui fait qu'un espace est un espace déterminé, un espace de telle grandeur ¹¹⁰. Un concept [général] de rapport [des choses en général] ne comporte aucun principe de leur infinité ¹¹¹. Or l'espace est représenté comme une grandeur infinie donnée, c'est-à-dire qu'il y a une absence de limite dans le progrès de l'intuition de l'espace ¹¹². Il y a un infini sans limites dans le progrès de l'intuition qui fournit un principe d'infinité à la représentation d'espace. C'est dans cette absence de limites dans le progrès de l'intuition qu'est *donnée* l'infinité de l'espace. Kant ne veut pas dire autre chose ici que dans les *Prolégomènes* :

« Demander qu'on prolonge une ligne à l'infini [*in indefinitum*] ou qu'on continue à l'infini une série de variations (p. ex. des espaces parcourus par le mouvement), cela suppose pourtant une représentation de l'espace et du temps qui ne peut être qu'inhérente à l'intuition en tant qu'en soi elle n'est limitée par rien : car jamais on n'aurait pu la déduire de concepts. » ¹¹³

La thèse que l'espace est « représenté donné comme une grandeur infinie » se résout dans l'affirmation de l'indéfini de la grandeur de l'espace. Kant recourt à un terme significativement négatif [*Grenzlosigkeit*] : l'infinité de l'espace est la possibilité de poursuivre à l'infini le mouvement, de se représenter toujours un au-delà de l'endroit où l'on s'est arrêté, de se représenter un espace toujours plus grand que celui que l'on s'est effectivement représenté.

¹¹⁰. C'est l'interprétation d'ERDMANN, cf. *Kritik*, 165 et *Reflexionen*, II, 110 n. : dans la 1ère éd., « la preuve s'appuyait sur le fait que le concept d'espace qui devait contenir en soi les caractères communs de toutes les grandeurs possibles d'espace, donc aussi de l'espace infini, ne pouvait justement rien déterminer quant à la grandeur. » De même, VAHINGER, II, 238.

¹¹¹. Kant écrit « *so würde kein Begriff von Verhältnissen ein Principium der Unendlichkeit derselben* ».

¹¹². L'espace est une intuition et non pas un concept ; cette intuition comporte en elle-même un principe d'infinité.

¹¹³. *Prol.*, § 12, Ak.IV, 285 ; tr. Gibelin, 47.

L'infinité de l'espace consiste dans la possibilité d'un *progressus in indefinitum*.

Quelles raisons ont-elles pu conduire Kant à modifier complètement l'argument en B ? La réécriture du passage correspond-elle à un changement de fond dans la pensée ou n'est-elle qu'une amélioration formelle de la présentation de la même idée ? On doit, en tout cas, écarter que cette réécriture procède du souci d'établir un parallélisme plus étroit avec l'argumentation relative au temps puisque le thème essentiel de l'argument du temps n'est pas repris : Kant ne montre pas ici, en effet, que toute grandeur déterminée de l'espace n'est possible que par des limitations d'un espace unique qui lui sert de fondement. Peut-être a-t-il considéré qu'il avait invoqué à tort le « progrès sans limites dans l'intuition » et manqué ainsi *l'infinité actuelle* de l'espace que la seconde version de l'argument enseigne plus expressément en reformulant la première phrase (« l'espace est représenté comme une grandeur infinie *donnée* »¹¹⁴) et en affirmant que « toutes les parties de l'espace existent en même temps à l'infini. »¹¹⁵

La concession sur laquelle s'ouvre la nouvelle présentation de l'argument autorise aussi l'hypothèse que Kant se soit avisé d'une objection possible, si bien qu'il nuancerait son affirmation : l'infinité ne peut pas être niée absolument du concept. Kant concède [*man muß zwar*] qu'il est vrai qu'un concept peut contenir en un sens (sous sa dépendance) une infinité de représentations,

¹¹⁴. On a beaucoup glosé sur la modification de la première phrase. On y a vu la volonté de conjurer l'idéalisme en 1787 : « Pour conjurer l'idéalisme, Kant change la représentation de l'espace donnée comme une grandeur infinie dans sa représentation comme grandeur infinie donnée. » assure J. VUILLEMIN. Nous ne sommes pas davantage convaincu par l'explication semblable qu'il donne de l'ajout de *neben einander* dans le premier numéro. VAHINGER juge qu'il n'y a pas de différence de sens appréciable entre les deux formulations (II, 253, n. 1). Que *gegeben* soit souligné à certainement une valeur argumentative : c'est marquer clairement, en effet, que le temps relève de la *sensibilité* (cf. HEIDEMANN, « Divergenz », 112).

¹¹⁵. Cf. la note mise à la disposition de Schultz pour réfuter Kästner, citée *infra*, où Kant écrit : « car que l'on puisse tirer une ligne à l'infini [...] — cette infinité potentielle qui est la seule que le mathématicien ait besoin de placer au fondement de toutes ses déterminations spatiales, présuppose cette infinité actuelle ». Le concept d'infinité mis en œuvre est modifié : à l'infinité comme progrès continu, Kant substitue l'infinité comme division discrète (comme le fait remarquer VAHINGER, II, 253).

mais il écarte cette objection, en l'utilisant pour la retourner : sans doute une représentation peut-elle en contenir une infinité d'autres, mais ce qui est décisif, c'est que le concept les contienne *sous* lui. Or l'espace les contient *en* lui : il est représentation d'une infinité de parties existant simultanément ¹¹⁶, toutes les parties de l'espace sont de l'espace, l'espace n'a pas véritablement de parties. Tel n'est pas le cas du concept dont les « parties » sont les êtres auxquels il s'applique. Le concept de corps contient une infinité de représentations en ce sens qu'il peut être le prédicat d'une infinité de jugements tels que « tout métal est un corps » ¹¹⁷.

Que l'espace est représenté comme une grandeur infinie donnée, cela signifie qu'au principe de la représentation de tout espace déterminé, doit se trouver déjà la représentation originare du tout de l'espace. Il est étonnant que Kant n'ait pas cherché à prendre appui ici sur le numéro précédent qui enseignait que l'espace est essentiellement un et que tous les concepts d'espace reposent sur des limitations et qu'il n'ait pas argumenté comme dans le numéro correspondant du temps. Que l'infinité de l'espace soit un aspect de son unité, c'est ce que la considération des arguments correspondants du temps donne à penser. Kant aurait pu (et peut-être dû) écrire : l'infinité de l'espace ne signifie rien de plus sinon que toute grandeur déterminée d'espace n'est possible que par des limitations d'un espace unique qui lui sert de fondement. Kant aurait pu, tout aussi bien, dans le numéro précédent, dire que l'espace est représenté donné comme un. Correctement entendue, cette thèse qui a provoqué tant de controverses, n'a rien de scandaleux : l'infinité donnée de l'espace signifie que la représentation du tout de l'espace est au fondement de celle de n'importe laquelle de ses parties.

Bien des objections qu'aura suscitées la thèse de l'infinité originarement donnée de l'espace tiennent au fait qu'on néglige quel sens l'expression a exactement chez Kant ; elle tiennent aussi au fait

¹¹⁶. Les parties de l'espace sont contemporaines. Tout espace déterminé doit, pour être représenté, être appréhendé successivement par la synthèse de ses parties, pas l'espace lui-même.

¹¹⁷. Cf. la première section du chapitre I de *l'Analytique des concepts : De l'usage logique de l'entendement en général* et *Logique*, Intr. VIII et § 7.

que l'on confond entre l'intuition pure et l'intuition empirique. A l'intuition empirique, rien n'est jamais donné qu'un espace fini. Que tout ce qui est donné empiriquement ait nécessairement une grandeur finie, Kant le sait fort bien ; mais c'est précisément parce que l'espace est représenté avec une grandeur qui ne peut être celle d'aucune intuition empirique qu'il est représenté par une intuition pure ¹¹⁸. L'intuition empirique n'est possible que sur le fondement de la représentation de l'unité de l'espace.

L'infinité donnée de l'espace ne signifie pas non plus que la représentation d'espace sur laquelle opère le mathématicien ne doit pas toujours être engendrée par composition progressive. Au mathématicien Kästner ¹¹⁹, Kant concède que tout espace donné est toujours fini, dans la mesure où il n'est donné que pour autant qu'il est fait [*gemacht*], c'est-à-dire engendré par une composition progressive. L'espace construit est nécessairement un espace fini. Le mathématicien n'a affaire qu'à un tel espace. Mais au fondement de toute construction d'un espace déterminé, il faut qu'il y ait la représentation de l'espace comme *totum analyticum*. Je ne puis décrire la ligne (*i. e.* la construire) que si j'ai d'abord la représentation de l'espace qui en rend possible la construction. Les espaces construits ne peuvent être que des *représentations dérivées* de l'espace.

Ce dernier argument a, comme le précédent, une extrême importance pour Kant bien que la *Critique* le taise. Kant n'y voit pas seulement une preuve que l'espace est une intuition *a priori*, mais une preuve directe de l'idéalité de l'espace. En témoignent des *Reflexionen* :

¹¹⁸. L'argument n'établit pas seulement, à notre avis, que l'espace est donné par une intuition, mais qu'il l'est dans une intuition pure. L'apriorité ne nous semble pas attribuée à l'espace au titre d'une récapitulation des arguments précédents, mais l'infinité de l'espace fournit en elle-même une raison d'en faire une représentation *a priori*. VAHINGER ne le croit pas (II, 244). FEDER et SCHULTZ y ont vu une preuve supplémentaire de l'apriorité de l'espace. Cf. FEDER, *Über Raum*, 10-11 : « Dans la représentation d'espace il y a aussi son infinité : cela ne pourrait être si le concept d'espace était un concept tiré des représentations d'espaces limités... », « En ce qui concerne l'infinité de l'espace qui doit servir en même temps de preuve de son origine non empirique, je réponde... », 53 ; SCHULTZ (*Prüfung*, II, 266) : « qu'il doit donc être une intuition *a priori*, cela s'ensuit de ce qu'une intuition empirique n'est possible que d'objets finis ».

¹¹⁹. Cf. Ak. XX, 410-423.

« L'infinité de l'espace réel prouve qu'il est simplement la forme du phénomène. Car est infini ce qui est donné, sans pouvoir exister autrement que comme partie d'un tout. Or un *quantum* qui ne peut exister que comme partie d'un autre *quantum* ne peut être une chose qui est donnée objectivement. » — « Une preuve de l'idéalité de l'espace est qu'il est une grandeur qui doit toujours être représentée seulement comme une partie d'une grandeur encore plus grande (c'est-à-dire infinie). » — « Un *quantum* dont toute grandeur assignable doit toujours être pensée seulement comme une partie d'une autre, homogène, est infini. Mais qu'un objet doive toujours exister comme une partie, cela prouve qu'il n'est pas une vraie chose, mais seulement une chose en pensée. » ¹²⁰

Mais plus frappant encore est le manuscrit rédigé par Kant en 1790 à l'intention de Schultz pour qu'il réfute Kästner qui s'en était pris, dans le *Magazin* d'Eberhard, à l'affirmation de l'infinité en acte de l'espace en objectant à Kant le mathématicien Raphson : la représentation d'espace est finie en acte, mais indéterminable ; seule la progression est possible indéfiniment. On y voit *non seulement que Kant n'ignore en rien la difficulté qui s'attache à la représentation d'un infini donné, mais encore qu'il fait de l'impossibilité de l'existence réelle d'un infini en acte, c'est-à-dire dans les choses en soi, la preuve même de l'idéalité de l'espace* ¹²¹.

B. L'argument relatif au temps n'est aucunement comparable, quant au contenu, à celui relatif à l'espace (dans sa version de 1781 comme dans celle de 1787) : il revient, en effet, à dire que le temps est une représentation dans laquelle les parties ne sont possibles que par limitation et que cette représentation ne peut être ori-

¹²⁰. Respectivement : R 6346, Ak.XVIII, 672. — R 6338, Ak.XVIII, 658-659 — R 6360, Ak.XVIII, 688-690. Cf. aussi *Prolog.*, § 13, Ak.IV, 286 ; tr. Gibelin, 49 : « La partie n'est possible que par le tout ; ce qui n'a jamais lieu pour des choses en soi, comme objets de l'entendement pur [*bloßen*] mais bien pour les simples phénomènes », « La divisibilité à l'infini de la matière prouve qu'elle est un simple phénomène. Car selon des concepts d'entendement un *tout* ne peut contenir le principe de la possibilité de ses *parties*, mais à l'inverse son premier principe ne peut donc être que dans le *simple*. »

¹²¹. Ak.XX, 418-419.

ginairement, pour cette raison, qu'une intuition ¹²². On peut y distinguer deux moments. Kant commence d'abord par établir que le temps est représenté donné comme une grandeur infinie en expliquant ce que signifie précisément « l'infinité du temps » : la représentation d'un temps d'une grandeur déterminée ne peut se faire que par des limitations d'un temps unique qui est à son fondement ¹²³. Les représentations (conceptuelles) de temps d'une grandeur déterminée ne sauraient être originaires. Il faut, au fondement de toute représentation d'une grandeur déterminée, c'est-à-dire limitée, de temps, une représentation originaire illimitée. La seconde partie de l'argument travaille alors à convaincre que là où les parties ne sont représentables que par limitation sur le fondement de la représentation du tout, que là où toute grandeur déterminée n'est représentable que sur le fondement d'une limitation, on ne peut donc avoir affaire avec ces représentations déterminées, partielles, à des représentations originaires et qu'il doit se trouver au fondement de tout ces concepts (limités) de temps, une représentation originaire, intuitive et illimitée du temps.

S'agissant de l'espace, il était conclu, en B du moins, qu'il doit être une intuition *a priori*. Il est seulement dit du temps qu'il doit être une intuition immédiate ¹²⁴. Mais cette intuition ne saurait être qu'*a priori*. L'infinité du temps, comme celle de l'espace, ne prouve pas seulement qu'il est originellement représenté par une intuition, mais que cette intuition est *a priori*. La représentation d'un *totum syntheticum* est obtenue *a posteriori*, par abstraction. Un *totum analyticum* ne peut jamais être représenté qu'*a priori*.

Considérons enfin la différence de rédaction qui affecte la parenthèse explicative entre les deux éditions. La thèse de l'une et l'autre version de cet argument est que ce dont les parties ne peuvent être représentées que par limitation, ne peut être originaire-

¹²². Les temps ayant une grandeur déterminée sont des représentations dans lesquelles le tout n'est possible que par l'agrégation des parties (cf. le chapitre des axiomes de l'intuition).

¹²³. Cet argument entretient un étroit rapport avec le précédent : l'infinité du temps, c'est d'abord son unité essentielle ; cf. JACOBI, *Über die Lehre des Spinozas*, 118 (2ème éd., 173) ; tr. Anstett in JACOBI, *Œuvres*, 169 ; VAHINGER, II, 381.

¹²⁴. Ce qui est redondant (cf. § 1).

ment donné par un concept ; en d'autres termes : aucun *totum analyticum* ne peut être donné par un concept. En A, Kant invoque que les représentations partielles précèdent la représentation du tout dans le concept ; en B, il invoque que les concepts ne contiennent que des représentations partielles. Faut-il comprendre que Kant en vient à dénier, en B, au concept la possibilité à représenter un tout, même un *totum syntheticum* ? Rien ne permet de le penser. La modification apportée paraît seulement destinée à souligner que le concept ne représente jamais un tout véritable, un *totum analyticum*.

Vaihinger a pertinemment, critiqué la correction de l'argument en B. Kant oppose désormais au concept qui ne contient que des *représentations partielles* [*nur Teilvorstellungen*], qui n'a de parties qu'en un sens impropre (ses parties sont des parties conceptuelles, abstraites : ses caractères [*Merkmale*]), le temps, comportant, précisément, des *parties véritables, intuitives, concrètes*. L'argument s'en trouve gravement gâté : il était question en A du *rapport des parties au tout* (dans le concept, les parties ne précèdent pas du tout, mais le précèdent ; dans l'intuition, les parties précèdent du tout, l'intuition les précède). Le contenu de la parenthèse en B invite à penser la différence du concept d'avec l'intuition, non plus comme une *opposition dans le rapport des parties au tout*, mais comme une *opposition dans la nature même des parties* (parties abstraites du concept, parties réelles de l'intuition). Mais, en modifiant la parenthèse tout en laissant inchangé le restant du texte, Kant rend l'argument boiteux : il oppose alors illogiquement en B au fait que les parties du temps ne peuvent être représentées que sur le fondement de la représentation totale du temps, le fait que le concept n'a pas d'authentiques parties¹²⁵. On peut suivre Vaihinger qui fait l'hypothèse que Kant a corrigé avec négligence son texte et qu'il a voulu harmoniser le dernier numéro du temps avec la version B du dernier numéro de l'espace comme si ces deux numéros se correspondaient ! En fait, le dernier numéro du temps correspond à l'avant-dernier numéro de l'espace.

¹²⁵. Cf. VAHINGER, II, 380.